LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 9. — SEPTEMBRE 1903.

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 9

Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard... 513
Un remarquable médium en Australie, traducteur G. Béra..... 524
Vieilles notes (XV), (*suite*), par Léopold Dauvil..... 537
Etude sur les matérialisations d'esprits, par Léon Denis..... 546
Pensées philosophiques. Etude sur l'homme, par le Prof. Moutonnier..... 549
Nouveaux entretiens spirites, 2e série..... 551
L'âme et les rêves (*suite*), par François Vallès..... 555
Causerie sur l'Idée de Dieu, par Diane Marest..... 560
L'inspiration (III), par J. de Kronhelm..... 565
Le vestiaire des morts, communication, par Mme Potier 567
Le sachet rose de M. H. Hennion, par Léon Denis..... 568
L'immortalité nocturne, par H. Hennion..... 569
Une prédiction du Dr Muehlenbruck, par J. de Kronhelm..... 571
Alliance spirite universelle, par Albin Valabrègue..... 572
Rhéa l'ondine (suite), par M. A. B..... 573

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46e Année. N° 9. 1er Septembre 1903.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'AME APRÈS LA MORT

V

CONCLUSION

Notre longue enquête est terminée. Nous pouvons comparer les résultats acquis. A la question : Que devient l'âme dans ce mystérieux au-delà ? ont successivement répondu l'antiquité, le Christianisme ; le Spiritisme et la Théosophie.

Confus, vagues et superficiels ont été les documents fournis par les auteurs grecs et romains, et nous n'aurions pu en tirer grand profit si le

génie prophétique de Pythagore et la philosophie de Platon, s'inspirant l'un et l'autre des traditions des peuples de l'Asie, n'avaient jeté un puissant jet de lumière sur les obscurs tâtonnements des poètes fantaisistes et des philosophes mal informés. Toutefois, nous le savons, cette lumière fut de courte durée et finit par s'éteindre, en dépit des efforts des néo-platoniciens d'Alexandrie, après lesquels le christianisme, pur à son origine, mais bien vite défiguré par l'Eglise, ne nous a montré, depuis des siècles, que la scandaleuse parodie de la Doctrine ésotérique qu'il n'a pu ni voulu comprendre.

Et cependant, de certaines hypothèses aujourd'hui justifiées, des divers témoignages recueillis, non moins que des aspirations et des pressentiments collectifs ou individuels qui, dès la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, se sont succédé avec une ténacité que n'ont pu interrompre ni les attentes douloureuses, ni les défaillances momentanées — de ces témoignages multiples ressort un fait indéniable, à savoir la consolante certitude que l'humanité n'a jamais été abandonnée à elle-même et que des voix, bien qu'intermittentes, se sont périodiquement élevées du milieu des grands silences qui se faisaient dans l'histoire. Les guides veillaient et, quoique invisibles, marchaient à côté des hommes incertains, hésitants et qui, si souvent, s'égaraient en chemin. Les phares allumés sur les hauteurs s'éclipsaient, semblaient parfois s'éteindre, mais tout au fond des sanctuaires, dans leurs cryptes souterraines, se conservaient l'étincelle inextinguible et l'invincible espérance.

Après les grandes lueurs fournies par les révélations védiques, s'organisèrent les Mystères sacrés de la Babylonie, de la Perse, de l'Egypte, puis de la Grèce. Dans ces Mystères que l'on a ridiculisés, critiqués, stigmatisés avec indignation, parce que, d'une part, on les connaissait mal et que, d'autre part, certains d'entre eux, il faut bien l'avouer, ont été défigurés, souillés par d'immondes saturnales, dans ces Mystères, disons-nous — nous ne parlons que des plus purs — l'enseignement ésotérique marchait de pair avec les pratiques du culte hiératique, le premier servant de base aux secondes.

Longtemps avant que se fût intronisée dans le monde, dit chrétien, la suprématie d'une Eglise ignorante et corruptrice, les prêtres de l'ancienne Egypte furent de véritables instructeurs spirituels, comme le furent plus tard ceux des Mystères d'Eleusis qui, indubitablement, furent les héritiers de la science occulte et des pouvoirs anormaux de leurs prédécesseurs égyptiens.

Dans ces Mystères furent conservées les traditions de la haute Asie. Là, se perpétua le culte de la Psyché divine dont l'histoire, si éloquemment racontée par Pythagore, résumait presque toute la doctrine ésotérique.

« De même que les cérémonies des petits Mystères, nous dit Platon, symbolisaient les angoisses de l'âme asservie à son corps charnel, de même celles des grands Mystères, plus secrets encore, faisaient pressentir, par de merveilleuses visions mystiques, la félicité goûtée par l'âme, dès ici-bas et là-haut, lorsqu'elle s'est enfin purifiée des souillures de la matière et qu'elle s'élève progressivement vers les réalités de la vision spirituelle. »

« Non seulement les Mystères antiques, déclare d'autre part Ouvaroff, l'historien des *Mystères éleusiniens*, étaient l'âme du polythéisme, mais encore étaient issus de la source unique et véritable de toute lumière répandue sur le globe. »

« De tout ce que votre Athènes a produit de plus excellent et même de plus divin, déclare le sceptique Cicéron lui-même, dans une lettre adressée à son ami Atticus, rien de plus excellent que les Mystères qui nous élèvent d'une vie sauvage à la véritable humanité, nous initient aux vrais principes de la vie et nous enseignent à mourir avec de meilleures espérances. »

Ils le savaient bien ce qu'était cette mort tant redoutée, les Initiés qui, dans leurs temples, gardaient avec un soin jaloux les vérités consolantes dont la révélation ultérieure devait, enfin, répondre aux aspirations si souvent déçues de l'humanité.

Et la traînée lumineuse persista, s'étendit, disparaissant parfois sous l'amoncellement des dogmes de l'Eglise criminelle, mais reparaissant toujours aux heures de suprême défaillance. C'est ainsi qu'au Moyen-Age, époque ténébreuse entre toutes, vinrent les alchimistes si peu connus, si mal jugés en général et qui, cependant, n'étaient rien moins que des philosophes spiritualistes dissimulant, sous leurs formules mystérieuses, les vérités divines qu'ils ne pouvaient révéler sous l'œil soupçonneux d'un clergé toujours armé des foudres de l'Inquisition.

Alors que papes, moines et ministres divers d'une pseudo-religion désorganisatrice de tout Etat social, volaient, torturaient et brûlaient tous ceux qui tentaient de s'opposer à leur tyrannie vénale, les alchimistes, par leur vie pure et leurs recherches passionnées de la vérité, s'efforçaient d'élever le niveau moral d'une humanité qui se déshonorait par les pires excès de son matérialisme.

Et c'est dans ce but qu'ils avaient inventé une langue spéciale, inintelligible pour les profanes et au moyen de laquelle s'entendaient entre eux les occultistes de toutes catégories, impitoyablement espionnés par les bourreaux « chrétiens » qui en tous pays brandissaient leurs torches et leurs glaives. N'eussent-ils pas été massacrés ou brûlés, eux et leurs livres, s'ils avaient enseigné ouvertement leur doctrine libératrice ? C'est sur les bûchers des autodafés infâmes, qu'eût été interrompue pour jamais la poursuite de cette fameuse et symbolique « Pierre philosophale » qui dans leur langue

conventionnelle, ne désignait rien moins que la recherche de la sagesse divine.

Après les alchimistes, vinrent les Bardes qui, sous prétexte de chansons, intercalaient dans leurs héroïques messéniennes de significatives allusions à certains enseignements de la Doctrine ésotérique. Nombre de lecteurs, à coup sûr, connaissent le passage bizarre et mystérieux, mais rempli de vérités occultes, que le célèbre Barde Taliésin chantait ou déclamait devant ses auditeurs vraisemblablement stupéfaits :

« Existant de toute ancienneté au sein du vaste océan, je suis né des formes élémentaires de la nature. J'ai joué dans la nuit. J'ai dormi dans l'aurore. J'ai été couleuvre dans le lac, aigle sur la montagne, loup cervier dans la forêt. Puis, marqué par l'esprit divin, j'ai acquis l'immortalité. J'ai vécu dans cent mondes. Je me suis agité dans cent cercles ».

Après les Bardes, vinrent les Druides dont on connaît le spiritualisme et les aspirations hardies. Comme nous, qui sommes leurs héritiers, ils affirmaient les existences progressives des âmes sur « l'échelle des mondes ».

Et de tous ces foyers de lumière, de tous ces centres de vie psychique, s'élevaient des voix, s'échappaient des cris ; des cris de protestations et de révolte comme ceux de Jean Huss, de Jérome de Prague, de Savonarole, d'Etienne Dolet, de Giordano Bruno ; des voix d'appel comme celles qu'entendait Jeanne d'Arc, la visionnaire inspirée — qui tous, on le sait, aussi bien les philosophes spiritualistes que la vierge héroïque, furent brûlés vifs par les inquisiteurs de Rome.

C'est ainsi que la lumière intermittente mais jamais étouffée, jaillissait çà et là par les fissures le la matière lourde qui s'efforçait d'écraser et d'ensevelir l'esprit.

Mais l'esprit l'emporta dans la lutte séculaire. En dépit du scepticisme philosophique, du matérialisme endémique, héréditaire et des dogmes dissolvants de l'Eglise, l'homme vit, un jour, se disjoindre les planches du tombeau d'où j'aillirent des lueurs dont furent illuminées les régions extra-terrestres, monde inconnu jusqu'alors, devant les perspectives duquel s'arrêta l'humanité frémissante et ravie.

A cette heure divine, l'horizon noir s'empourpra. L'on comprit que, du sépulcre où dormaient les cadavres, s'élançaient des âmes victorieuses et qu'il n'était rien moins que le radieux berceau où renaissait la vie incoercible. Et ce fut cette résurrection merveilleuse autant qu'inattendue, que confirmèrent et expliquèrent les doctrines spiritualistes qui nous révélèrent, en la commentant de façons multiples, la glorieuse nouvelle, l'Evangile de l'espérance !

A cette nouvelle, le monde tressaillit, en même temps que se déchira le voile qui, depuis tant de siècles, nous dérobait les mystères de l'invisible.

Et avec quelle libéralité nous furent prodiguées les rassurantes affirmations. Le Spiritualisme, d'un côté, avec ses centaines d'expériences phénoméniques — nous ne parlons que de celles dont la valeur probante est indéniable — la Théosophie, d'autre part, avec le caractère scientifique de ses conceptions, associèrent leurs révélations concordantes et complémentaires, pour nous donner ce qu'attendaient notre raison, notre intelligence, notre soif de justice et d'amour, tout ce que réclamaient, en un mot, les aspirations de notre cœur.

Oui, elles se sont *associées*, quoi qu'on en ait pu dire, et s'associeront de plus en plus dans l'avenir.

« Le spirite est un chercheur, dit M. A. P. Sinnett, vice-président de la Société théosophique, avec lequel, ce me semble, le vrai théosophe peut et doit sympathiser. Tous deux possèdent en commun des croyances qui les distinguent de la foule matérialiste. C'est pourquoi ces deux Ecoles devraient être animées réciproquement des meilleurs sentiments fraternels, et elles y arriveraient insensiblement, si les mal entendus se dissipaient de part et d'autre. Le théosophe serait vraiment bien avancé dans l'étude de l'occultisme, s'il ne trouvait, dans les expériences spirites, matière à de nombreuses réflexions. D'autre part, beaucoup de conceptions théosophiques, relatives aux conditions de l'évolution humaine, peuvent nous expliquer les phénomènes spirites qui se rapportent à la même vie spirituelle et à ses diverses complexités. »

« De même que les savants, lisons-nous d'autre part, dans un mémoire présenté au Congrès spiritualiste de 1900, par M. E. Syffert, de même que les savants ne s'accordent pas toujours dans l'explication des résultats de leurs recherches, de même les spiritualistes sont quelquefois divisés en ce qui concerne l'explication des phénomènes constatés. C'est ainsi qu'un spirite attribuera tel rapport, telle communication écrite à l'intervention d'un désincarné, alors qu'un théosophe les attribuera à la participation d'un élémental... parfois à celle d'un Adepte.

Qu'importent ces divergences d'opinions? Elles n'infirment pas plus la réalité des faits en eux-mêmes, que les diversités des théories relatives aux phénomènes physiques n'infirment la réalité des forces de la nature, pas plus encore que les railleries insolentes et prétentieuses des matérialistes ne porte atteinte aux pouvoirs surhumains des Maîtres vénérés.

Mais, les Esotéristes ont présentement tout autre chose à faire que de s'attarder en des discussions stériles. Ils se doivent tout entiers à la noble tâche, à la sainte mission que leur imposent les circonstances.

C'est à eux qu'il appartient de ranimer le flambeau du spiritualisme, de rendre aux cœurs défaillants la foi qui réconforte et l'espérance qui console. A cet effet, l'union entre tous les occultistes, à quelque école qu'ils appar-

tiennent, devrait se faire sur le terrain des principes, aussi complète que possible, afin que soit enseigné aux hommes que la mort n'est qu'un pas de plus sur la longue route de l'Evolution qui, à travers les âges, doit ramener la monade humaine à son union consciente avec celui qui n'a d'autre nom que l'Unique — et que l'adieu d'un mourant aux êtres aimés qu'il laisse sur la terre n'est pas un éternel adieu. »

Indépendamment des sentiments de sympathie qui, suivant les passages que l'on vient de lire, devraient exister entre spirites et théosophes, étant donnée la similitude de leurs recherches respectives, ne pourrait-on pas invoquer une sorte de parenté entre les deux doctrines, si l'on s'en réfère au témoignage du Dr Paul Gibier, alors qu'il déclare que « la doctrine spirite se trouve presque complètement d'accord avec la religion ésotérique actuelle des brahmes. » Or, celle-ci était enseignée aux initiés des degrés inférieurs, dans les temples du Thibet, il y a des siècles et des siècles, cent mille ans, peut-être..., si bien que l'on peut dire, sans tomber dans le paradoxe, que le spiritisme n'est autre chose que le « brahmanisme ésotérique à l'air libre », auquel l'auteur que nous citons donne le nom significatif de *Fakirisme occidental*.

Quoi qu'il en soit de ces analogies, il est de science certaine, d'après l'avis unanime des orientalistes, que toutes les religions découlent de l'ésotérisme indou, de telle sorte que la date récente de la « réapparition » du spiritualisme moderne n'infirme en rien la possibilité de cette communauté d'origine que signale le Dr P. Gibier

Sans insister plus longtemps sur ces considérations diverses, songeons à ce que nous ont enseigné les deux doctrines sœurs... et ce que nous savons, nous ne l'oublierons plus désormais. Nous savons avec quelle condescendance paternelle, pour notre faiblesse, est protégé dès ses premières étapes le voyage ascensionnel de la monade humaine — humaine et divine — qui partie des ultimes bas-fonds de la matière, monte de règne en règne, se revêt de formes progressives et finit par atteindre au rêve ineffable qui s'appelle la vie spirituelle. Et c'est quand nous l'aurons conquise, que nous pourrons nous faire une idée approximative de l'œuvre par excellence qui s'appelle l'évolution d'une âme qui veut vivre... et qui vivra !

Oui, qui vivra, affirmons-le sans crainte. Il s'est produit, à l'égard de cette pérennité de la monade humaine, d'étranges confusions; aussi bien dans certaines écoles théosophiques, que dans quelques sectes spirites, sans parler des philosophies purement panthéistes.

« C'est une thèse déplorable, dit l'auteur déjà cité, M. A. P. Sinnett, que celle que l'on a souvent essayé de soutenir en termes emphatiques, concernant l'*immersion* finale de l'âme dans la Conscience divine, immersion conventionnelle, imaginaire, où de nombreux croyants, d'intelligence limitée,

n'ont vu que l'équivalent pur et simple de l'annihilation individuelle.

Or, il y a là plus que confusion, il y a erreur funeste et déplorable; aussi est-ce contre cette erreur que protestent avec autorité les Instructeurs, alors qu'ils affirment, au contraire, que le désir de la Conscience divine est de s'entourer d'innombrables centres de consciences individuelles qui sont comme le dédoublement d'Elle-même. »

« Tout en étant devenu identique au Logos, dit, d'autre part, en termes suggestifs, M. B. Keightley, le disciple reste toujours lui-même. Ce n'est pas la goutte qui se perd dans l'Océan, c'est l'Océan qui *s'épand dans la goutte !* — Image saisissante, parole profonde qui, dans son admirable concision, condense toute une doctrine et résume le « Grand mystère ».

L'histoire de l'évolution est là pour attester que c'est, alors que l'homme est parvenu au stade final de la perfection, qu'il se trouve doué de pouvoirs exceptionnels. C'est ainsi que le corps qu'il possède à cette ultime phase de la vie est pour lui un instrument d'une telle docilité qu'il s'en revêt ou le quitte à son gré et que les royaumes supérieurs de la nature, ainsi que d'autres régions plus transcendantes encore, lui sont de tous points accessibles. Il passe aussi aisément d'un globe de notre chaîne planétaire à un autre globe, que d'un plan de la nature à un autre plan, pouvant commander à certaines forces de la nature qui surpassent en intensité celles que connaît la science moderne, autant que ces dernières surpassent elles-mêmes les connaissances scientifiques du dernier sauvage de l'Afrique ou de la Polynésie. Ainsi en est-il du développement de toutes les facultés de cet être évolué. « Sa volonté est si intimement unie à celle qui dirige le Kosmos entier, qu'elle représente pour nous la Divinité elle-même, en ce sens que ce prodigieux épanouissement de vie comporte en outre la compréhension de l'organisation complexe de la nature, en même temps qu'il donne à son heureux possesseur la clef de toutes les énigmes que dans l'infirmité de nos perplexités nous essayons vainement de résoudre. » (Sinnett ; Leadbeater.)

Et lorsque nous songeons que ces incomparables privilèges appartiendront un jour à nos âmes évoluées, c'est avec une joie intense que nous constatons combien concordent entre elles les communications qui ont été faites à l'humanité en divers lieux et dans tous les siècles.

Aux révélations des Adeptes des vieux sanctuaires, font écho celles de nos temps modernes qui, confirmant les premières, nous attestent la même vérité, c'est-à-dire que la vie divine fait vibrer l'univers entier et que nous-mêmes sommes pénétrés de cette vie.

Nous pourrions nous arrêter ici, nous contenter des attestations de ceux qui savent, parce qu'ils ont vu, des témoignages que nous répètent toutes les voix de la terre et du ciel... c'est-à-dire des vivants et des glorifiés ; mais nous croyons devoir ajouter quelques mots à l'adresse de ceux qu'attristent

et découragent diverses objections plus ou moins négatives et souvent formulées.

C'est du milieu même des croyants spiritualistes, nous l'avons déjà dit, que s'élèvent ces voix discordantes, ces doutes réfractaires.

Que savons-nous, en somme, disent ces voix, que savons-nous de ce Dieu mystérieux qui ne s'est jamais révélé de façon suffisante, dont nous ne connaissons ni la nature, puisque les définitions qu'en ont données les hommes ont varié de cent façons diverses, ni même le vrai nom, puisque ses noms abondent dans toutes les religions de la terre, depuis celle du fétichiste grossier, jusqu'à celles que professent des pleuples tout autrement intelligents et développés?

Et les questions se multiplient. Est-il amour ou justice, cet Être énigmatique qui, à la rigueur, pourrait être assimilé à la Loi de l'Univers, — entité impassible, sourde et cruelle, vers laquelle monte vainement, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, un éternel et déchirant concert de cris désespérés, ou d'angoisses muettes?

N'est-ce pas sous l'inspiration d'un anthropomorphisme inconscient que nous lui attribuons des sentiments de justice, si non atténuée, tout au moins attendrie par une paternelle miséricorde, justice et miséricorde étant incompatibles avec sa hautaine et inaccessible grandeur?

L'Infini est-il susceptible de s'émouvoir du sort de ces innombrables créatures dont il a rempli l'espace et dont il ne paraît pas plus s'occuper, qu'il ne se soucie des myriades d'êtres infimes ou de germes avortés que l'impassible Nature jette aveuglément aux aléas de la vie auxquels correspondent les abîmes de la mort, c'est-à-dire du néant?

Ce n'est pas seulement son nom que nous ignorons, mais ce sont encore sa nature qui demeure manifestement insondable et jusqu'à son existence elle-même dont rien ne nous démontre la réalité. Est-il matière ou esprit. S'il est esprit, n'est-il pas limité par la matière qu'il n'a pu créer, puisqu'elle existe en face de lui à l'état de principe éternel... et s'il est matière, il n'est donc pas le pur Esprit dont se réclament toutes les théogonies.

A ces diverses questions, à cette dernière en particulier qui les résume toutes et qui, en vertu des incertitudes qu'elle crée, annule les précédentes, est-il possible de répondre?

Oui certes et à n'en a pas douter, par la raison bien simple que cette question toujours mal posée ne se base que sur l'antagonisme prétendu de la matière et de l'esprit. Eternelle querelle de mots, logomachie absurde autant que séculaire.

Dieu est-il esprit ou matière? clament ironiquement les sceptiques ou les athées, sans se demander s'il est encore permis, à l'heure qu'il est, de poser une question semblable... question qui serait vidée depuis des milliers

d'années, si ceux qui doutent encore avaient voulu s'en référer aux enseignements de la Sagesse antique.

« J'appelle Dieu, disait Krishna à son disciple Arjuna, le principe neutre, suprême et indivisible, âme de la substance universelle qui produit l'existence substantielle des êtres. Sache, Arjuna, que dans tous les êtres matériels, il est l'*Idée de la matière*.

Dieu, sans commencement ni fin, ne peut être appelé ni un être, ni un non-être. Sans être partagé entre les êtres, il est répandu en eux tous ; soutien des êtres, il les absorbe et les émet tour à tour.

Quand s'engendre un être quelconque, sache, Arjuna, que cela se fait par l'union de la matière et de l'Esprit comme le soleil éclaire à lui seul tout le monde, ainsi l'Esprit illumine toute la matière. » (Bhagavad-Gita).

Dieu est donc les deux à la fois, par la raison qu'il est et qu'il ne peut être autre que l' « Essence Esprit-Matière » dont la dualité prétendue disparaît dans sa suprême et indivisible UNITÉ. Et c'est pourquoi il n'est pas le créateur, mais l'organisateur de la matière qui fait partie de sa propre Substance, étoffe de l'Univers.

Nous l'avons dit ailleurs — après bien d'autres — l'esprit et la matière ne sont qu'une même substance à deux pôles dont la vibration varie et se gradue de l'un à l'autre : absolue au sommet, relative et atténuée dans les bas-fonds.

Y a-t-il donc deux thermomètres dont l'un ne marquerait que la chaleur, tandis que l'autre ne marquerait que le froid ? Il n'existe ni froid ni chaud, à l'état absolu, et aucune ligne frontière ne les sépare l'un de l'autre. Il y a série et rien de plus.

La chaleur atténuée s'appelle froid, étant donné qu'on la compare à une température plus élevée, de même que l'esprit dont les vibrations sont atténuées s'appelle matière.

Entre l'un et l'autre ou plutôt de l'un et de l'autre, Dieu constitue la synthèse, parce qu'il est l'unique, l'*un*, ainsi que le qualifient les Indous. Nous ne pouvons à la vérité ni décrire, ni même définir cette synthèse ; mais pouvons-nous définir notre âme elle-même ! Lorsque semblable question est posée à un Yogui de l'Inde, il s'abstient, se tait, estimant avec juste raison que le silence est la seule attitude que l'on puisse avoir devant le « Suprême ».

Si l'impossibilité de formuler une définition entraînait avec elle la non existence de l'objet indéfinissable, nous pourrions, à ce compte, douter de notre existence propre, comme de celle du Kosmos tout entier qui, l'une et l'autre, sont pour nous parfaitement inexplicables.

A quoi nous sert, en définitive, de chercher à définir cet Etre dont le seul et vrai nom est l'Inconnu .... Recherche vaine, tentative inutile, plus qu'inu-

tile, absurde en realité. Qu'il nous suffise de savoir qu'il est — Khrisna vient de nous le dire — l'Ame et la Vie de la matière, en un mot l'Esprit-Matière, tout à la fois Essence incréée et Substance manifestée...

Mystère! direz-vous ; sans doute, mystère, mais qui donc, sinon l'Infini, peut connaître et comprendre l'Infini?

Ce que nous savons, c'est que nous sommes en Dieu, que Dieu est en nous et c'est parce que nous existons — ce dont nul sceptique, je suppose, n'a jamais essayé de douter — que nous pouvons conclure à l'existence de l'Être dont nous sommes issus, coexistant avec lui d'une vie qui nous est commune.

Mais les questionneurs se garderaient bien de s'arrêter en si beau chemin.

Dieu est-il juste, Dieu est-il bon?

Plus encore, pense-t-il, raisonne-t-il, veut-il? demandent encore les intransigeants irréductibles, à qui ces diverses manifestations d'un être conscient paraissent incompatibles avec le dieu dont les hommes incohérents ont fait un véritable Protée : non existant pour les athées, énigmatique pour les sceptiques, anthropomorphe pour les chrétiens dogmatiques, fantômatique pour les mystiques, et enfin diffus, épars et comme noyé dans son amorphe ubiquité, pour les panthéistes matérialistes.

Oui, certes, c'est un Protée que ce dieu polymorphe, au sujet duquel sont posées tant de questions bizarres et pour la plupart inadmissibles. Mais que nous importe cet être vague, flottant comme une brume dans la cervelle des interpellateurs? Ce n'est pas du mythe divin que nous avons à nous préoccuper, ici, mais bien de l' « Etre nécessaire » sans lequel n'existerait rien, puisque toute chose émane de sa Substance.

Eh bien, douter de cet Etre, nous l'avons dit, c'est douter et de l'Univers et de nous-mêmes, puisque nous en sommes « parties intégrantes ».

S'il est en nous des pensées, c'est-à-dire des facultés créatrices ; une volonté, c'est-à-dire une force ; des sentiments de pitié ou d'altruisme, c'est-à-dire de l'amour ; quelques notions de justice, enfin, pour aussi ondoyantes ou dévoyées qu'elles puissent être — c'est que cette justice, cet amour, cette force et cette puissance créatrice se trouvent dans leur intensité suprême au sein de l'Etre d'où ont jailli ces énergies fondamentales. L'étincelle n'implique-t-elle pas le foyer, le rayon n'implique-t-il pas le soleil? Or, nous sommes ces étincelles et ces rayons qui émanent du Foyer primordial, du Soleil générateur.

En résumé, donc, il serait bon d'en finir avec ces investigations vraiment déraisonnables, alors qu'on les applique à l'Essence absolue que les hommes ont toujours eu le tort de juger anthropomorphiquement, c'est-à-dire en la mesurant à leur aune.

Entité impersonnelle sans forme, elle contient toutes les formes. Elle ne

pense pas, elle est la Pensée. Elle ne veut pas, elle est la Volonté. Elle n'aime pas, elle est l'Amour. Elle n'est pas juste, elle est la Justice. Elle n'est pas intelligente, elle est l'Intelligence. Elle ne raisonne pas, elle est la Raison. Elle n'est pas puissante, elle est la Puissance. — Elle est l'Etre en soi, sans autre spécification possible.

Autre question. Comment, demande-t-on encore, s'est manifesté cet Etre?

Problème transcendant que l'Esotérisme seul pouvait aborder.

Catégorique est sa réponse.

L'Etre, nous dit-on, s'est manifesté dans l'omnipotence de son désir. Il s'est manifesté par émanation, par émission de l'élément primordial ou Esprit-Matière plastique d'où toutes choses sont issues. Et cette manifestation de l'Absolu n'est pas plus sa *limitation*, ainsi qu'on l'a dit à tort, que l'irradiation n'est la limitation de la lumière. Il n'y a autre chose ici qu'une manifestation de l'Esprit, manifestation qui n'implique aucune contradiction, étant donné, ce que nous savons, que la Matière n'est que l'un des « aspects polariques de l'Esprit. »

C'est dans un sens ésotérique qu'il faut prendre ce terme de limitation dont on a défiguré la signification profonde, ainsi qu'on l'a fait pour un autre terme que rattache au premier une analogie incontestable. Ce terme est celui de *sacrifice* que l'on retrouve à la base des dogmes théogoniques de toutes les religions et auquel on donne une signification absolument erronée.

Sacrifice veut dire exactement « accomplissement d'un acte sacré » (*sacra facere*) et ce terme, pris dans ce sens, s'applique à l'acte primordial en vertu duquel Dieu a tiré l'univers de son entité créatrice. Or, comme un tel acte (don volontaire de soi) a été effectué dans un sentiment d'amour, le terme de sacrifice ne doit pas être séparé de l'idée de félicité — ce qui est exactement le contraire de l'acception habituelle. La Bhagavad-Gita, cet évangile des premiers âges, le déclare formellement lorsqu'elle dit que le « sacrifice, aliment de joie, d'union et d'immortalité, mène directement à l'Eternel Dieu. »

Dieu s'est « sacrifié », disent les théogonies, en émettant de sa Substance un Etre unique d'incomparable grandeur.

C'est le Brahma des Indous, l'Osiris des Egyptiens, le Verbe ou Logos du christianisme. Nous pouvons ajouter que c'est sous l'empire d'une conception quelque peu enfantine, au dire des théosophes, que ce Logos — hypostase divine, comme disaient les Alexandrins — n'a été accepté par les croyants occidentaux que sous l'image d'une triple unité apparente, qualifiée de « Trinité ». Et c'est de là qu'est sortie la terminologie conventionnelle de la dogmatique chrétienne qui appelle *Père*, la conscience du Logos, *Fils*, sa puissance d'amour, et *Esprit-Saint*, son intelligence ou sa sagesse.

Le Logos, nous l'avons dit, est donc issu de l'Absolu par voie de sacrifice, c'est-à-dire en « don de soi », acte suprême d'amour.

A son tour, le Logos, pour créer en lui des êtres avec lesquels il a voulu partager les joies de l'éternelle vie, fait un autre sacrifice, image du premier. A ces êtres, il donne les éléments de son apparente trinité, c'est-à-dire un corps, une âme, un esprit, en d'autres termes, la matière, la vie et un centre de conscience, avec puissance d'évolution (Th. Pascal).

C'est ainsi que l'idée mystique de sacrifice se retrouve partout, se prolonge en échos dans toutes les traditions, toutes les révélations successives, et c'est parce que ce don de soi est parfois allé jusqu'à la mort, que ce terme de sacrifice est devenu le synonyme de toutes les douleurs.

Mais, c'est en l'envisageant au point de vue ésotérique, répétons-le, que ce sacrifice dont la mort de tous les rédempteurs (les Krishna, les Bouddha-les Christ) a été la symbolique réalisation, doit être attribué au Dieu d'amour, au Père des vivants qui voulut, dès l'origine des êtres et des choses, nous indiquer ce qu'est l'*amour* et ce dont est capable cet attribut ou potentialité divine en vertu de lapuelle s'est effectuée la manifestation de l'Absolu.

Que le lecteur veuille bien excuser l'exposition quelque peu abstraite de ces idées transcendantales. Il était nécessaire de les formuler ici, pour nous faire comprendre dans quels sentiments de reconnaissance émue, nous devons considérer le plan grandiose de la création, disons plutôt de l'organisation de la substance incréée.

Radiation primordiale, Vie, Idéation divine, ou, en d'autres termes, Puissance, Amour, Génération des êtres multiples, sont les trois phases de la manifestation de l'Etre unique dont nous sommes les expressions personnelles et dans chacune desquelles il se révèle *tout entier* — comme le soleil, suivant une poétique image employée par les Indous, étant donné qu'une série de vases remplis d'une eau limpide soient exposés à ses rayons, se réfléchit *intégralement* dans chacun d'eux.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD

Un remarquable médium en Australie

Dans le numéro de mars de la *Revue Spirite* nous avons entretenu nos lecteurs « d'apports extraordinaires » qui auraient eu lieu à Melbourne, chez un M. Stanford, par l'intermédiaire d'un médium nommé Bailey. Nous aurons peut-être à revenir souvent sur ce nouveau médium, car sa carrière s'annonce comme devant être remarquable, en raison de la façon tout à fait

démonstrative et probante dont il produit les phénomènes. Voici, textuellement traduit du *Harbinger of Light* de juin, le récit de nouvelles séances. Nous appelons tout particulièrement l'attention sur les précautions prises contre la fraude, dans le but de donner à ces séances un caractère d'expérimentation scientifique, capable de rassurer les esprits les plus sceptiques. Pour nous, tout récit de phénomène spirite qui n'est pas accompagné de semblables garanties est de nulle valeur dans l'intérêt de la propagation de la vérité. Nous laissons la parole au « Harbinger of Light ».

« M. Bailey, de Melbourne, le sensitif bien connu de M. Stanford, est arrivé ici, à Sydney, le 2 mars 1903. J'ai été au-devant de lui et de sa femme à leur arrivée sur le quai. M. Bailey, que je n'avais jamais vu, et qui, autant que je peux le savoir, ne m'avait pas vu davantage, s'avança droit sur moi, au milieu de la foule, disant qu'il sentait que c'était moi qui lui avait écrit. (C'est sur mon invitation, et avec le consentement aussi prompt que courtois de M. Stanford qu'il est venu ici. Son état de santé nécessitait un déplacement, et il accepta sans peine ma proposition de venir nous donner quelques séances). Ses manières calmes, sensées, sans prétention, me firent dès l'abord bonne impression. Il est d'intelligence moyenne, mais on voit bien vite qu'il n'a pas reçu une instruction très avancée. Son visage indique une nature bonne, honnête, distinguée, et sa présence laisse une influence de paix et de bonté. Quand on le connaît depuis quelque temps on se dit : « Si celui-là n'est ni honnête, ni sincère, il n'y a ni honnêteté, ni sincérité dans le monde. »

M. Bailey avait consenti, par lettre, à me donner six séances particulières. Son prix fut extrêmement modéré et prouve qu'il ne cherche pas à trafiquer de sa médiumnité.

Le phénomène principal qu'il obtient est le transport subit d'objets, vivants ou inanimés, apportés de loin dans la salle des séances. Quelquefois il a le phénomène de matéralisation et divers phénomènes de trance.

Conditions acceptées

1° Moi seul, et les membres de mon Comité, nous pourrons choisir les assistants, M. Bailey ne pourra recommander ni refuser personne.

2° Sa femme ne pourra assister à nos séances. (C'est lui-même qui proposa cette clause, et Mme Bailey en reconnut la sagesse).

3° Il n'aura point accès dans la salle des séances, sauf le soir, au moment des séances, et après que tous, ou presque tous les assistants auront pris place.

4° Immédiatement avant chaque séance il sera soigneusement visité par deux ou trois assistants.

5° Après la visite, il sera enveloppé dans un sac, laissant la tête et les

mains libres (1). Le sac sera étroitement serré autour du cou et des poignets, et cacheté. Afin d'empêcher que ce sac ne soit truqué, comme ceux des prestidigitateurs, il ne lui sera point permis de le confectionner, ni de le faire confectionner (2). Les cachets seront examinés et certifiés aussitôt après chaque séance.

Ces conventions et d'autres détails de moindre importance ayant été acceptés, nous eûmes, de notre côté, à nous conformer aux conditions psychiques, à accorder notre sympathie au médium, afin de ne pas créer dans la chaîne magnétique ce qu'on pourrait appeler un court-circuit, et à permettre un éclairage soit fort, soit faible, soit nul, suivant le désir des Guides. M. Bailey nous expliqua que, sans doute, si le cercle était suffisamment harmonisé, si nous tenions séance pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois pour développer un pouvoir psychique suffisant, des phénomènes physiques d'un ordre avancé (tels que les apports instantanés d'objets éloignés) pourraient se produire en pleine lumière, mais que, dans un cercle nouveau, ce phénomène exigeait l'obscurité au moins durant les quelques instants de la production. (Plus tard j'aurai occasion de récapituler toutes les conditions grâces auxquelles toute tricherie dans l'obscurité est impossible). Je vais maintenant décrire brièvement les séances.

Première séance

Cette séance a eu lieu le mercredi 4 mars 1903, à 8 heures du soir, à Sydney, 17 Pitt-street, Queen's Hall.

La chambre est une grande pièce au second étage. Elle était vide à l'exception d'une table et des chaises nécessaires aux assistants. Elle n'a qu'une porte, et on ne peut y entrer par les fenêtres. Après avoir retenu cette chambre, nous prîmes soin que personne n'y eut accès, sauf M. R., investigateur honnête, soigneux et quelque peu sceptique, moi-même, et notre intelligent secrétaire, Mlle L., et cela seulement au moment de chaque séance.

Vingt-cinq personnes assistèrent à cette séance, toutes choisies par moi, et toutes, sauf trois à qui j'avais présenté le médium à son arrivée à Sydney, rencontraient le sensitif pour la première fois.

La séance consista en présentation des Guides et discours en trance. Son

(1) Nous avons permis la liberté des mains, parce qu'il nous expliqua que parfois on apportait occultement des objets fragiles, des oiseaux, des êtres vivants, qu'il fallait recevoir dans les mains.

(2) Je connais le fonctionnement du sac des faiseurs de tours, et comment ils s'y prennent. Une fois attaché et cacheté dans le sac employé par nous pour M. Bailey, il serait aussi difficile d'ouvrir et de refermer ce sac sans briser les cachets qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

but principal semble avoir été d'harmoniser les vibrations, de manière à développer une force suffisante pour permettre aux manifestations physiques de se produire à la séance suivante.

Le premier « Esprit » qui prit possession de M. Bailey fut son guide spécial, le docteur Whitcombe, qui se donna pour avoir exercé la médecine, de son vivant, à Melbourne. Il est évident de prime abord que l'individualité du docteur Whitcombe est distincte de celle de M. Bailey ; tout est différent : la voix, le langage, les manières, la clarté des idées, la facilité d'élocution, les mille nuances que donne le savoir, etc. Quoique, au cours de la soirée, deux ou trois lapsus grammaticaux eussent échappé à un Guide d'un ordre supposé élevé, il n'y eut rien de tel dans le cas du docteur Whitcombe. Je suis persuadé que des erreurs de ce genre sont explicables par la raison qu'une haute intelligence doit être « filtrée » par le canal d'une intelligence imparfaite, rendue peut-être encore plus imparfaite à cause des conditions défectueuses du cercle; mais j'ai noté que les idées substantielles sont invariablement bonnes, quelquefois absolument excellentes, et toujours présentées avec beaucoup de suite.

D'autres Guides suivirent, en particulier un Egyptien, qui écrivit son nom et son occupation sur terre de son vivant, en ce que nous croyons être des hiéroglyphes. Ces hiéroglyphes furent ensuite traduits. Le docteur Whitcombe reprit enfin possession, et promit de bons résultats physiques à la prochaine réunion si les conditions étaient favorables.

Seconde Seance

Même local. Vendredi, 6 mars, 8 heures du soir.

Mêmes spectateurs, plus deux ou trois nouveaux, introduits avec mon consentement, mais sans que le médium le sache. Ils n'avaient eu aucune relation antérieure avec le médium.

Les portes sont fermées, les clefs retirées. Le médium, déjà sous l'influence du Dr Whitcombe, est complètement visité par trois assistants choisis, et placé dans un sac soigneusement fermé. Aucune possibilité que le lien ait été attiré à l'intérieur du sac, formant une boucle qui laisse un jeu dont se servent les charlatans pour faire leurs tours.

La lumière étant allumée, le médium est influencé par un Hindou de caste élevée qui, aidé d'autres Esprits indiens, produit des manifestations physiques. La personnalité de l'Hindou fut particulièrement frappante. La personnalité de M. Bailey fut, pour ainsi dire, oblitérée et nous fûmes nettement en présence d'un autre individu complètement différent. Même l'expression du visage du médium était remarquablement changée. On sent qu'il n'est pas de talent d'acteur si consommé, qui puisse rendre, avec une telle perfection, les manières, les attitudes, le naturel d'un Oriental, comme

le représentait ce guide, dans ses efforts pour se faire comprendre en mauvais anglais.

L'Hindou ayant commandé d'éteindre la lumière, annonça peu après qu'il avait quelque chose. On ralluma. Le médium tenait dans ses mains un oiseau vivant posé sur son nid. Le guide nous dit que c'était un moineau des jungles de l'Inde, et qu'il y en avait des milliers de semblables dans les jungles. Il le donna à une dame, Mme P., qui le donna ensuite à Mme W. L'oiseau était assurément « bien en vie », car il battait des ailes et gazouillait fort dans le petit panier où on le plaça. (Plus tard la dame l'emporta et le mit en cage).

On nous dit encore d'éteindre. Nous entendons tomber un objet pesant. C'était une tablette d'argile, cuite au soleil, à ce qu'il semble, et portant une inscription indéchiffrable. On la donna au révérend M. W. (Je peux mentionner ici que le même jour, à 11 h. 30 du matin, une autre tablette de même nature, mais portant deux figures en bas-relief, tomba en plein jour dans mon cabinet en présence du sensitif et de moi-même, pendant que le sensitif était subitement influencé par l'Hindou, tout en causant avec moi. Dans sa chute la tablette frappa l'angle d'un meuble d'acajou et y fit une dent. Ce remarquable phénomène fut sans doute facilité par le lien de sympathie et autres conditions psychiques favorables qui s'étaient établies alors entre le médium et moi.)

Après la chute de la tablette dans le cercle, un autre Guide, le docteur Robinson, prit possession du sensitif. De son vivant, le docteur Robinson était professeur de littérature syro-chaldéenne au séminaire de théologie de New-York. Il avait, paraît-il, un vif intérêt pour l'archéologie orientale. Il reçut, nous dit-on, pour un de ses travaux, la médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres. Cette tablette, nous dit-il, avait été subitement transportée d'un tumulus situé sur l'emplacement de l'ancienne ville de Babylone. Ce guide étonna beaucoup d'assistants par les détails minutieux, instructifs et d'un haut intérêt, dans lesquels il entra au sujet de l'origine de ces tablettes, de leur signification, de leur fabrication, des diverses dynasties existant à cette époque, des événements particuliers relatifs à ces dynasties, etc. Il traduisit alors l'inscription en caractères cunéiformes qui se trouvait sur la tablette, identique, nous dit-il, avec les spécimens en forme de savon, provenant de la même source et qui se trouvent au British Museum (1)

La lumière ayant encore été éteinte, l'Hindou reprit possession, et deux autres tablettes semblables arrivèrent de la même façon mystérieuse. On

(1) On peut en voir également au Musée du Louvre, au 1er étage, galeries assyriennes, collection E. de Sarzec, fouilles de 1893, vitrines. (*Note du trad.*)

me les donna. Cependant j'avais placé dans un pot de fleur plein de terre une graine de manguier que M. Stanford m'avait envoyée de Melbourne. J'avais fourni le pot et la terre que le médium, ou qui que ce soit autre, n'avaient point touchée. En vingt minutes la graine avait produit une tige de deux pouces et demi de long, hors de terre. Le médium prit le pot, déterra la graine et montra ses racines. Il brisa des parties de l'écaille de la graine, elle était déjà décomposée en partie.

L'Hindou nous dit d'éteindre, ayant encore quelque chose à apporter. Peu après il disait : « Oh ! j'ai quelque chose de bon, cette fois », et aussitôt il me tendit ce qu'il appella des rubis de Birmanie, avec une autre pierre blanchâtre, qu'il donna pour un saphir étoilé, et enfin un scarabée égyptien. Il y avait dix pierres rouges brutes. (Dans une séance suivante, je demandai au Guide s'il était bien sûr que ce fussent des rubis, et non des grenats. Il répondit qu'il croyait que c'était une espèce de rubis, le rubis grenat, que de son vivant il ne se connaissait guère en pierres précieuses, mais qu'il m'affirmait que celles-là venaient d'une mine de rubis en Birmanie). Sur quelques remarques du docteur Whitcombe, la séance prit fin.

Troisième Séance

Même local. Lundi 9 mars, 8 heures du soir.

Précautions habituelles. Mêmes spectateurs plus trois ou quatre nouveaux, l'un d'eux sceptique renforcé introduit par moi, et inconnu au sensitif. Portes fermées, clefs retirées. Le sensitif est visité et enveloppé dans le sac, qui est attaché étroitement et soigneusement cacheté par M. M. et M. E. R. La lumière est éteinte. L'Hindou prend possession. Trois objets tombent immédiatement avec bruit sur la table et sur le parquet. Le bruit était celui que font de petits objets métalliques. Le médium me tendit alors ce qu'il donna pour d'anciennes monnaies égyptiennes. Ses paroles furent exactement : « Monnaie de morts égyptiens. Très vieux, très rare. » Il y avait sept pièces. Le Dr Whitcombe prit possession et dit que ces pièces étaient des spécimens d'anciennes monnaies égytiennes et romaines trouvées en Egypte, les unes, les plus brillantes, prises dans des cercueils de momies par l'Hindou, sous la direction d'Egyptiens ayant vécu autrefois, les autres, vertdegrisées, prises à des tumulus en Egypte ; celles-ci étaient de la période grecque, et le Dr Robinson devait m'en parler à une séance particulière. Il annonça qu'on ferait un effort pour matérialiser une main.

Au côté droit du médium, devant lui, moi étant assis à sa gauche, je vis un petit objet lumineux. Il grandit peu à peu et s'éclaira davantage ; puis il passa devant le sensitif, et gagna sa gauche, tout près de l'endroit où j'étais assis. Le guide me dit qu'il désirait que j'examine de près. Je me penchai dessus et je vis distinctement une main lumineuse parfaitement formée. Elle

finissait au poignet. La main était assez petite, les doigts longs et bien formés. Elle glissa et s'évanouit. Sur les indications du guide nous avions placé auparavant un crayon et un morceau de papier sur la table, espérant avoir de l'écriture directe, mais le pouvoir ne fut sans doute pas suffisant pour en faire l'essai.

Un autre guide prit possession, M. Creswick, acteur décédé. Il nous donna des récitations dramatiques et humoristiques, après quoi la séance prit fin. Ces récitations étaient bien supérieures aux capacités de M. Bailey, dans son état normal.

Les cachets appliqués sur les nœuds du lien du sac étant examinés furent trouvés intacts.

Quatrième Séance.

Même local, mercredi, 11 *mars*, 8 *heures du soir*.

Mêmes précautions. Le sensitif n'ayant pas bien dormi la nuit précédente par suite du mal de dents, le guide, Dr Whitcombe, nous dit que la séance serait nécessairement courte.

Le médium est visité par deux assistants et soigneusement attaché dans le sac. Le nœud est cacheté. Le médium passe aussitôt sous l'influence de l'Hindou. Un moment après, celui-ci dit qu'il a un autre moineau des jungles indiennes, un petit camarade pour le premier. Il ajoute aussi quelque chose, de sorte que ne comprenant pas bien, je m'avance pour prendre le moineau. « Non, dit-il, c'est pour la femme du moullah. » (La femme du révérend M. W.) « Mais, vous en voudriez un, peut-être ? — « Oui, très volontiers », répondis-je. « — Pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt. Bien, moi, vous en apporter. Vous voyez. Mais éteignez la lumière, que nous fassions cela sans danger. » En rallumant, nous vîmes un petit oiseau, tacheté à la poitrine, semblable au premier apporté. Comme nous n'avions pas de cage, on le mit sous un chapeau. Le guide, qui semble s'intéresser à l'existence de l'oiseau, nous recommande de placer un crayon sous les bords du chapeau pour permettre l'accès de l'air. Puis il ajoute : « Maintenant éteignez, et moi vais chercher le vôtre. » Quelques secondes après, il dit : « Je l'ai ; rallumez. » Et le moineau était là. Je pris l'oiseau et l'enfermai sous un autre chapeau. (A la fin de la séance, la petite créature m'échappa et s'enfuit autour de la chambre, mais je la rattrapai). Elle gazouillait parfaitement bien.

La lumière fut de nouveau éteinte. Je demandai que quelque chose tombât avec bruit. Quelque chose tomba avec bruit. C'était une tablette d'argile avec une figure en bas-relief et une inscription cunéiforme autour de la figure. Pendant qu'il faisait encore sombre, et avant que nous eussions vu la tablette, le docteur Whitcombe dit que « c'était fâcheux que j'aie

demandé que la chose fut jetée avec bruit, car la tablette, qui était un objet rare, était brisée » et quand nous rallumâmes, nous la trouvâmes brisée.

CINQUIÈME SÉANCE

Même local. Vendredi 13 *mars.*

Après les précautions habituelles et préliminaires, le colonel B., un sceptique, mais un honnête sceptique, ayant fait partie des visiteurs du médium, le docteur Whitcombe prit possession de ce dernier. Il dit qu'il avait la tristesse d'annoncer que le père du médium, souffrant depuis quelque temps, devenait plus gravement atteint, et que cette séance serait probablement la dernière, parce que le médium ne pourrait rester plus longtemps à Sydney, à moins qu'une amélioration ne se produisît dans la santé de son père. Il dit aussi que les mauvaises nouvelles que le médium avait reçues, jointes à l'état accablant de la température (la nuit avait été étouffante et l'atmosphère chargée d'électricité) affaibliraient nécessairement les résultats psychiques ; toutefois ils feraient leur possible, en évitant tout ce qui pourrait nuire à la santé du médium.

L'Hindou prit possession. Il parla peu — par le fait il fut d'un calme inaccoutumé. — Il me semblait déprimé. Je lui demandai : « Pourriez-vous apporter un autre moineau indien ? » Il répondit : « Moi faire seulement ce soir ce que veut le docteur (le docteur spirituel Whitcombe). Mais en tous cas, à quoi bon apporter des oiseaux quand eux échappent ? » (Je dois dire ici que mon oiseau, que j'avais donné à une dame pour le mettre en cage, s'était envolé, et que les deux autres, donnés à Mme W., s'étaient également sauvés. Mais M. et Mme W. ne peuvent s'expliquer cette fuite, car les barreaux de la cage sont si rapprochés qu'à leur avis aucun oiseau ne peut s'échapper au travers. Un guide nous expliqua plus tard que les Hindous reprennent quelquefois les oiseaux d'une façon occulte, quand ils trouvent que par le changement de climat ou de vie ils sont exposés à périr.)

On éteint la lumière. Nous entendons un clapotement et dans l'obscurité le médium me tend ce qui me parut être un crabe. (C'en était un en effet.) Il ne me paraissait pas en vie. Je le gardai dans ma main jusqu'à ce que la lumière fut rallumée. Nous vîmes alors dans la main du médium *un poisson vivant, petit requin à museau plat d'environ un pied et demi de long* (1), et sur la table une quantité d'herbes marines, dont l'eau dégouttait à la moindre pression. Avant que la lumière fut allumée, le médium avait déjà fait ruisseler de l'eau sur ma main (2). Le requin mourut bientôt et resta flasque comme un poisson nouvellement mort.

(1) Si tout ce récit n'est pas un pur roman, ou si le médium n'a pas de compère, je demande quel apport plus convaincant on pourrait trouver ? (N. du trad.)

(2) S'il y a un compère, il me semble que ces opérations ne sont pas facilitées par l'obscurité, et qu'on devrait trouver sur le parquet, marqués par des flaques d'eau, des indices de compérage. (N. du trad.)

La lumière étant de nouveau éteinte, production de quelques pièces de monnaie ancienne.

Un assistant, M. W-s, homme intelligent, anciennement sceptique, admit alors l'intervention d'un pouvoir occulte. Il avait été l'un des visiteurs du médium. Il avait examiné la personne du médium et ses vêtements, *pouce par pouce*, avec le dernier soin et la plus extrême minutie. L'apport du poisson vivant décida la question en ce qui le concerne.

SÉANCE CHEZ MOI, A SYDNEY.

Lundi, 16 *mars*, 8 *h. du soir.*

La séance eut lieu dans une pièce inoccupée du second étage. La chambre était sans tapis et débarrassée de tout meubles, sauf les chaises nécessaires aux assistants — choisis par moi — au nombre de vingt. Plusieurs des assistants étaient des sceptiques. M. R., homme très fin et très intelligent, qui, comme moi, connaît toutes les fraudes que l'on emploie dans de telles occasions, m'aida à m'assurer de l'impossibilité d'être trompé par le médium.

(Admirez, spirites français, la prudence britannique qui empêche l'Anglais de se relâcher d'aucune mesure de précaution, malgré les remarquables preuves obtenues pendant les séances précédentes. Bien au contraire, on renforce les difficultés, parce qu'on sait que par là on augmente la lumière qui éclairera la vérité. — Admirez, Esprits français, ces Esprits anglais qui se prêtent à toutes ces exigences, sans parler de leur dignité offusquée, ni des conditions rendues impossibles, et sans reprocher aux investigateurs leur esprit froid, méthodique, scientifique, leur injurieuse et persistante incrédulité, et leurs procédés soupçonneux à l'égard de leur médium.) (N. du trad.)

— Je dis « d'être trompé par le médium » parce que, pour convaincre les gens qui ne connaissent pas les assistants choisis par moi, il aurait fallu également, pour éviter tout compérage possible que *tous* les assistants fussent aussi visités. (Admirez l'exactitude scrupuleuse de l'Anglais.) Mais dans cette réunion composée de dames distinguées, bien connues pour leur sincérité et pour leur gravité dans les questions de vérité, et d'hommes honorables et de belle situation, venus en investigateurs sérieux, la proposition de fouilles générales eût été de nature offensante, capable de troubler l'harmonie nécessaire. En réalité, dans les circonstances présentes, une telle recherche était inutile, et je ne regarde pas l'absence de cette précaution comme du moindre poids contre la réalité des manifestations à cette séance. Toutefois, un autre jour, comme nous le verrons plus loin, je fis procéder à cette recherche.

Les précautions préparatoires prises par M. R. et par moi avaient été les suivantes : Nous avions vérifié qu'aucun objet n'était caché dans la cham-

bre. Nous avions couvert l'unique fenêtre de papier brun, pour éviter le vent. Nous avions placé les chaises et l'unique petite table à leur place. Nous avions mis sur la table un tapis noir et un éventail, demandé par le contrôle hindou, et nous avions fermé la porte. M. R. avait pris la clef et était parti. Il était 6 h. 30 du soir, et depuis ce moment jusqu'à celui de la séance, M. R. ne revint pas chez moi.

Comme il n'y avait qu'une seule clef, personne n'a pu ouvrir la porte en son absence. Si même il y avait eu une autre clef, on n'aurait pu s'en servir sans que je le susse. Moi-même je fus gardé à vue tout le temps par un autre assistant, M. K. (Ce dernier détail n'est-il pas magnifique?) (N. du trad.)

(Le guide, Dr Whitcombe, m'avait conseillé précédemment de ne laisser pénétrer personne dans cette chambre après que nous l'eussions disposée et jusqu'au moment de la séance. Je compris l'importance de cette recommandation et agis en conséquence).

Le médium arriva à 7 h. 30. Il n'entra pas dans la chambre des séances, ni personne autre, jusqu'à ce que tous mes invités fussent arrivés; alors nous entrâmes tous ensemble, conduisant le médium avec nous. M. R... ouvrit la porte.

Trois des assistants, dont le sceptique colonel R..., visitèrent complètement le médium, qui était alors sous l'influence du Dr Whitcombe. Ce guide indiquait lui-même des endroits omis dans les recherches et rendait les recherches plus scrupuleuses. On enleva au médium son habit, qui fut fouillé à part. On opéra des recherches minutieuses sur le médium, et, complètement convaincus que rien n'était caché sur sa personne et dans ses vêtements, les investigateurs se retirèrent. Cependant la porte était fermée et la clef conservée par un des assistants, M. R... Nous chantâmes un moment. Le médium fut influencé par l'Hindou qui nous dit d'éteindre. Peu après nous entendîmes un bruit métallique, on ralluma, et le médium nous donna de vieilles pièces de monnaie que l'Hindou qualifia encore de « monnaie de gens morts. » Le Dr Whitcombe nous expliqua ensuite qu'elles appartenaient à l'époque des Ptolémées. Il entra dans des détails particuliers sur chaque pièce.

On éteignit de nouveau et l'Hindou me dit : « Je vous ai promis un cylindre de Babylone (1). Voyez comme je l'ai rapidement. Allumez. » On

(1) Je crois utile d'expliquer ici que ces « cylindres » sont des pièces rares, qui ne se trouvent guère que dans les musées. Ce sont les anciens cachets dont se servaient les Chaldéens, de 700 à 300 ans avant Jésus-Christ, pour signer les actes importants. Chaque Chaldéen avait son cylindre qu'il tenait suspendu au cou et qui portait en creux des figures symboliques et une inscription en caractères cunéiformes.

(*Note du trad.*).

ralluma la lampe électrique et dans les mains du médium se trouvait un objet long, cylindrique, à plusieurs faces, ayant cinq à six pouces de long, dur et pesant en proportion de son volume. Le Dr Whitcombe nous expliqua la nature de ces cylindres, ou livres babyloniens, comme il les appelle. Il nous dit que pour cent tablettes d'argile qu'il trouvait, il ne trouvait pas plus de un ou deux de ces cylindres, qu'ils étaient rares, et de valeur au point de vue archéologique, etc., et que, dans une séance particulière, le Dr Robinson nous traduirait l'inscription de celui-ci.

Un autre guide hindou, Abdullah, prit alors possession, il nous dit quelques contes orientaux, chanta une curieuse chanson, probablement dans sa langue, après quoi le premier Hindou reprit l'influence, et dit qu'il nous avait encore apporté autre chose. Après rallumage nous vîmes un journal couvert de caractères étrangers. Il nous dit que c'était un journal arabe, de Turquie d'Asie, et se mit à en traduire des passages, relatifs à la peste, puis d'autres se rapportant à un impôt que le Sultan établissait sur les habitants. Il y était aussi question du prophète Mahomet et d'un temple profané, etc. Mais il nous dit que son directeur, le Dr Whitcombe, ne voulait pas nous laisser ce papier, parce qu'il avait trois semaines de date, et qu'on penserait qu'il avait été apporté par un bateau, d'une façon naturelle. Le colonel B... fit observer : « Mais il lui faudrait plus de trois semaines pour venir ici. » Le guide répondit que ce n'était pas sûr, qu'en tous cas le Docteur ne voulait pas qu'il reste. J'exprimai le vif désir de le garder. Il dit qu'il allait demander, mais que je pourrais peut-être être satisfait une autre fois. Nous n'avons plus revu ce journal, ce soir-là.

(Depuis j'ai reçu ce journal en pleine lumière, pendant que le médium était dans mon cabinet, sous l'influence de l'Hindou. Il était tombé sur mon lit. J'ai entendu un léger froissement comme celui que fait le papier. J'ai regardé et je l'ai vu. Le sensitif était assis à deux yards (mètres) de mon lit à ce moment).

La lumière étant éteinte, l'Hindou me chuchota qu'on allait matérialiser la main de ma mère. Je vis une main lumineuse en train de se former. Elle avança vers moi, s'éleva en glissant, et se posa quelques secondes sur ma tête. Je sentis distinctement la pression. Puis elle glissa, se posa sur la table et commença à se dématérialiser. Je la regardai pendant tout ce temps; *en même temps, et d'après les indications du guide, je tenais les deux mains du médium.*

L'Hindou eut ensuite une conversation avec une des dames présentes, où, entre autres choses, il promit d'apporter à la prochaine séance une certaine pâtisserie faite dans l'Inde, et qu'il appelle « choupali » ou quelque chose d'approchant, puis la séance prit fin.

SIXIÈME SÉANCE

A Queen's Hall, Sydney, même appartement que précédemment.
Mardi, 17 mars, à 8 heures du soir.

La santé du père de M. Bailey s'étant améliorée, celui-ci décida de reste un jour ou deux de plus. Il ne me fut pas possible d'assister à cette séance. M. R... m'a aimablement envoyé le suivant compte rendu.

« La séance commença à 8 h. 10. La porte est fermée comme d'habitude, la clef est dans ma poche. M. X... qui ne pouvait assister au commencement de la séance, avait demandé à être admis plus tard Le médium fut influencé presque immédiatement par l'Hindou, qui me demanda un morceau de papier et un crayon pour faire quelque production de magie indoue. On lui donna une feuille de papier blanc de 7×8 pouces. Il se mit à la déchirer de façon à lui donner la forme d'un crâne humain. Avec le crayon il marqua les contours des cavités oculaires, du nez et de la bouche. On lui donna ensuite un carton à abat-jour qui était dans la chambre, et il disposa le tapis noir qui était sur la table, à l'intérieur, et plaça la feuille de papier au fond. On éteignit la lampe. On remarqua *de suite* qu'une certaine clarté venait du carton qui contenait le crâne en papier. Cette clarté grandit et quelques minutes après le guide Hindou nous dit qu'il était prêt à nous montrer des illusions magiques. Il prit l'abat-jour contenant le drap noir et le crâne en papier et le fit circuler autour du cercle en le montrant à chacun de nous. Une dame en l'apercevant se trouva mal et dut sortir. On vit alors que cette simple feuille de papier était devenue un objet lumineux semblable à un crâne humain. On l'approcha tout près de chaque assistant qui le vit bien distinctement. Il était impossible que ce fut le résultat d'un enduit phosphorescent sur le papier, car jusqu'au moment où le papier fut placé dans l'abat-jour la chambre avait été éclairée et on aurait vu toute espèce de manipulation. Je viens de dire que c'est *aussitôt* que la lampe a été éteinte que l'éclairage du papier placé dans l'abat-jour s'est produit. L'Hindou dit qu'il ne continuerait pas les illusions qui peuvent se faire avec cette feuille de papier à cause de l'évanouissement d'une spectatrice. Il dit que sans cet incident le papier aurait quitté l'abat-jour et qu'on aurait vu le crâne flotter dans la chambre.

Peu après nous entendîmes comme un bruit de gravier tombant sur la table, et le guide informa M. R... qu'il avait de l'or provenant d'une mine, et que c'était pour M. X... et M. R..., d'après ce que disait le docteur (Dr Whitcombe). Il expliqua que ce qui était sur la table n'était pas de l'or pur, mais contenait de l'or. « Le docteur, dit-il, appelle cela d'un nom que je ne peux pas dire. » — « Des alluvions » dit M. R... « Ah ! oui, c'est cela. alluvions, il dit. Le docteur va venir et vous expliquera tout cela. »

L'influence changea, et le Dr Whitcombe prit possession du médium. « Ce minerai, dit-il, provient d'un gîte excessivement aurifère. La mine n'a pas encore été entamée, mais si on le faisait on obtiendrait de beaux résultats. Le spécimen que nous avons ici contient de l'or, mais en petite proportion. Il a été pris tout à fait à la surface, par notre ami indien. Demain, M. R..., je vous donnerai une séance particulière ainsi qu'à M. X..., et je vous dirai où se trouve cette mine. Je peux dire aux amis qui sont ici que nous autres, Esprits, nous assistons parfois ceux qui sont incarnés, et que nous les mettons en bonne voie pour devenir riches, quand nous savons qu'il sera fait bon usage de la richesse, et qu'elle servira à l'avancement des sciences et au bien de l'humanité. »

L'influence fut alors reprise par l'Hindou. Peu après nous entendions quelque chose de mou tomber sur la table. L'Hindou se mit à rire et dit qu'il avait le « Chapouti » (le gâteau) qu'il avait promis d'apporter. « C'est un gâteau indien, dit-il, et il arrive de l'Inde à l'instant. Le cuisinier qui l'a fait venait de le mettre au four quand je le lui ai pris. »

Nous le tâtâmes. *Il était encore chaud!*

A ce moment M. X... arrivait, et je l'admis dans le cercle. Mais le médium avait déjà repris conscience.

Je dois mentionner que pendant cette séance plusieurs autres Esprits se présentèrent et ne restèrent chacun que peu de temps. L'un était un « Cockney » (un badaud); un autre une très vieille femme venue pour Mme ..... (la dame qui s'était évanouie). Cette personne était très âgée et très faible, et pendant son influence le médium tomba en défaillance, on le remit en lui faisant boire de l'eau. Puis un Esprit s'annonça comme un Irlandais venu pour M. X..., et parut très désappointé de voir qu'il n'était pas encore arrivé. Il nous dit qu'il s'appelait Flynn. »

— Nous tiendrons nos lecteurs au courant des autres manifestations qui pourraient se produire dans ce remarquable cercle. Nous ne voyons que deux objections à faire : la première vient de la grande distance qui nous sépare du lieu des séances. Néanmoins, si un sceptique ayant des relations avec l'Australie voulait prendre des informations, et ne pas se borner à un simple haussement d'épaules, il semble que la chose en vaudrait la peine. La seconde objection vient de ce que le signataire du procès-verbal ne donne pas les noms en entier, et se contente de donner des initiales. C'est un fait qui ne doit pas surprendre ceux qui se moquent des Spirites. On n'aime pas à être ridiculisé. Mais si l'on désire confondre de pauvres cerveaux crédules, capables d'avaler des récits de la nature de celui qui précède, ce n'est pas tout à fait impossible, puisque, à défaut du nom entier on a l'adresse *très complète* à Sidney. Il suffit d'un correspondant complaisant dans cette ville. Avec les relations commerciales de nos jours cela se trouve aisément.

Le traducteur : G. BÉRA.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XV

Je vais vous raconter le roman de deux âmes. Puisse-t-il vous causer en le lisant chers lecteurs le plaisir que j'éprouve à l'écrire. En parcourant sur des pages jaunies les notes éparses semées de temps en temps sur le chemin de mon passé, notes concernant deux amis que vous connaîtrez et aimerez, lecteurs, je me suis demandé s'il ne valait pas mieux laisser dans l'ombre ces souvenirs non encore effacés; puis, je me disais que cette histoire n'étant pas la mienne je ferais mieux sans doute de replacer ces vieux feuillets sous l'enveloppe de la discrétion, dans le tiroir de l'oubli.

Mais comme j'avais rempli un certain rôle dans les premières scènes bien lointaines de ce roman, enfin, l'amitié de mes héros m'ayant par les lèvres et la plume fait connaître les dernières, je crois pouvoir exhumer cette nouvelle de mes Vieilles Notes, certain de n'être désagréable ni aux lecteurs qui voudront bien les parcourir, ni à celle dont le souvenir m'est resté cher par l'affection qu'elle m'accorda. Je devine qu'elle me pardonnera d'avoir osé faire un ou deux articles sur elle qui vit loin du monde bruyant sous le beau ciel du Midi.

Lorsque ces pages passeront sous ses yeux, elle y retrouvera l'assurance d'une amitié respectueuse que le temps n'a point amoindrie, et s'il arrive qu'une larme mouille sa paupière au souvenir de celui dont elle relira le nom à chaque page, son cœur que je connais ne saura me blâmer d'avoir fait revivre quelques instants une image aimée.

L'émotion réveillée en son âme si tendre sera mon meilleur avocat, et sa bonté achèvera de gagner la cause de l'indiscret écrivain.

— Puisse ma plume retracer fidèlement deux caractères aimables, peindre deux cœurs dont toute l'affection l'un pour l'autre, restée pure et chaste n'a cessé de reposer sur une estime réciproque profonde et sur leur ferme croyance en les promesses idéales du spiritisme dont ils furent tous les deux des adeptes convaincus.

Au moment de commencer mon récit, je vois qu'il me faut regarder bien loin dans mon passé, et je fais des réflexions que ma philosophie rêveuse ne peut s'empêcher de traduire... Avec quelle rapidité s'enfuit le temps! Comme il emporte l'esquif léger sur lequel nous descendons le fleuve accidenté de la vie! Est-il vrai que depuis lors plus du quart de siècle se soit fondu dans l'éternité.

Quand le conteur qui voit ses cheveux blanchir — si le vent ne les a pas

emportés — regarde derrière lui dans son passé, il le fait sans effroi quel que soit le ciel qui le recouvre; les orages sont finis, le tonnerre s'est apaisé sur ce tableau plus ou moins sombre, le penseur déploie largement ses ailes et s'enfonce bien loin, sans hésiter, dans un vol rapide. Mais au seuil de l'avenir, l'imagination s'effraie et replie ses ailes, nous n'osons point ouvrir les yeux sur l'horizon qu'il nous reste à parcourir; l'espérance chancelle, nous avons peur d'apercevoir le précipice... Est-il loin encore ?... Est-il sous nos pas, nous ne voulons pas savoir.

Après la cinquantaine on se complaît dans le passé, on a peur de l'avenir.

En 1876, vous voyez qu'il y a longtemps, je fus appelé un beau matin par mon colonel qui me communiqua un avis du ministère de la marine, lui ordonnant de me délivrer ma feuille de route pour le Sénégal où je devais continuer mes services, comme capitaine. J'allais pour la cinquième fois quitter la France et je le faisais avec cette belle insouciance qui devient le fond du caractère du navigateur et du soldat de marine.

Je quittais sans regret ma garnison de Cherbourg, disant au revoir aux camarades du régiment — on ne se dit jamais adieu dans la marine, mais toujours : au revoir ! On se rencontre à Paris, sur les boulevards... Tiens X, où vas-tu ? — Au Tonkin, et toi Z ? Je pars pour les Antilles. — Bonne chance et au revoir ! et les deux camarades se serrent la main, chacun partant sans se retourner ni se demander s'ils se reverront jamais — J'avais passé quelques jours à Paris, les délais réglementaires, le temps de bien embrasser ma mère, fille de soldat breton, dont le cœur très viril surmontait courageusement sa peine et prenait avec philosophie ces séparations assez longues auxquelles il avait bien fallu se faire, habituée qu'elle était par mes campagnes passées, préparée de même pour celles de l'avenir.

La veille de mon embarquement qui devait avoir lieu à Bordeaux, j'arrivais dans la belle cité girondine avec la même tranquillité d'esprit qui présida à tous mes voyages, avec l'esprit léger de l'homme qui sait pouvoir compter sur sa bonne étoile.

Que dire de ces soirées qui précèdent l'embarquement ? Vous laisserai-je croire que ce sont des veillées d'armes, oh non !

A l'hôtel où j'étais descendu, j'avais trouvé deux officiers de vaisseau, un lieutenant de spahis sénégalais, La Hubardière, puis Guillart et de Surgy, capitaines d'artillerie de marine, vieux camarades en la compagnie joyeuse desquels j'avais couru les cafés concerts et cueilli un dernier bouquet de baisers sur les joues roses blanches ou brunes des bonnes filles de France.

Le lendemain, par un radieux après-midi de printemps, le 1er avril, disent mes vieilles notes, j'avais expédié ma malle et ma cantine par l'omnibus de l'hôtel au quai de Bacalan, où nous attendait, se balançant vis-à-vis des Docks et des hangars des Messageries, le petit vapeur qui devait recevoir les

passagers et les bagages, afin de leur faire descendre la Gironde jusqu'à Pauillac, où le transbordement aurait lieu sur le Transatlantique *Equateur*.

Puis, doucement, en flânant, léger d'allures et de soucis sous un doux rayon de soleil encore français, je m'étais acheminé en fumant un cigare vers le vapeur dont la sirène aux cris stridents m'avertissait en hurlant que je n'avais plus que deux ou trois quarts d'heure à fouler le sol de la terre natale.

Et je songeais, malgré moi, à tous ceux que j'y laissais — les reverrai-je tous? — aux deux ans d'absence que j'allais vivre là-bas, sur la terre africaine, aux épreuves qui m'y attendaient, aux marches dans le sable aride sous un soleil torride — à la soif cruelle que tous connaissent dès que les expéditions commencent — à la fièvre jaune impitoyable et aux combats inévitables... enfin à tout ce que tant de camarades m'avaient raconté du pays noir, et, souriant, je me disais que ceux-là en étaient revenus et que si j'avais bien des raisons mauvaises pour y rester, j'en avais quelques bonnes pour me persuader qu'on en revient... J'approchais de la cale de Bacalan, où je distinguais le vapeur impatient de me happer, lorsque d'une voiture de place qui emportait plusieurs officiers se rendant à bord, j'entendis l'un d'eux m'interpeller joyeusement — Dauvil! — Sagrin! — Par quel hasard? Le véhicule s'arrête, mon ami saute à terre et m'ouvre ses bras; nous nous étreignons — Tu t'embarques? — Oui, et toi? — Également je vais au Sénégal au 1er tirailleurs — Quelle chance de nous retrouver et de servir encore une fois ensemble.

Le capitaine Sagrin, âgé de 32 à 33 ans, était un vieux camarade, un vrai frère d'armes à qui me liaient de bons souvenirs. Nous avions fait ensemble le tour du monde sur les frégates à voiles *Sibylle* et *Néréïde*, nous avions passé deux ans en Calédonie et *bouclé la boucle* par le Cap Horn, après nous être arrêtés ensemble vingt jours à Tahiti où la *Néréïde* avait dû réparer une avarie à son gouvernail et consolider une partie de sa mâture.

Tahiti! Le souvenir que je relis de cette délicieuse relâche est si gai, si frais, si jeune que je ne résiste pas au plaisir d'en copier dix lignes à cause de Sagrin. — « Oh! les folles nuits dans ce coin du paradis de Mahomet — oh les rires joyeux! Dame, nous étions sous-lieutenants et nous avions vingt-cinq ans. Tous les soirs, Sagrin qui avait trouvé une guitare chez un camarade en garnison à Papeete, moi qui ne naviguais jamais sans ma flûte, et un boute-entrain nommé de la Contrie, commis de marine qui battait du tambourin comme un canaque, nous donnions avec ou sans la lune, qu'on remplaçait par des lampions, des concerts très acceptables vu la latitude et la longitude.

Les *himénés*, chœurs des chanteuses et toutes les filles des districts de Papeete et de Paré y Papaoa, accouraient pour danser la *oupa oupa* et chanter

leurs himénés si bien d'accord, d'une voix charmante, dans cette langue tahitienne si harmonieuse. Les belles Canaques vêtues de longues robes flottantes, à la chevelure dénouée, exhalant le parfum enivrant du *monoï* et ornée d'une ou deux fleurs attachées avec art, nous attendaient dans le palais de la vieille reine Pomaré qui adorait entendre chanter ses femmes. Son époux Arii Phaïté, et son fils Joinville (nommé ainsi, dit la chronique, parce que le prince de Joinville passant à Tahiti alors que Pomaré était jeune et belle, lui avait laissé ce royal et vivant souvenir) assistaient à nos bals en plein air sous les manguiers, les palmiers, les tamarins et les flamboyans qui ombragaient délicieusement la demeure de la vieille Reine. Les Tapouni, les Rouretia, les Fatina, les Otali dansaient là jusqu'à une heure du matin avec les officiers de la frégate et de la garnison à qui elles donnaient ensuite l'hospitalité sous leurs paillottes en feuilles de moufla et de pandanus.. Et le jour du départ toutes ces filles étaient à la mer nageant autour du bâtiment, interpellant chaque officier par son nom : *Ya horana-Atia.* « Bonjour, adieu, n'oublie pas Raïta — pense toujours à Tapouni ! Il me souvient d'un joli garçon blond, enseigne de la marine suédoise, Axel de Dalman, que la frégate allait rapatrier après deux ans qu'il avait passés au service de la France sur le *Chevert* et qui pleurait comme un grand enfant en regardant une de ces naïades au beau corps couleur de cuivre, qui pleurait aussi, la pauvrette, en criant : Atia, Atia Axel, oublie pas Nuria ».

Ai-je eu tort de recopier ce passage pris dans ces feuillets anciens encore parfumés de jeunesse et comme exhalant un relent de fleurs tahitiennes... Peut-être, mais pardonnez-moi, madame, je les puis relire ces vieilles pages, mais, hélas, je ne les revivrai jamais plus !

Rentrés en France au commencement de l'année terrible, Sagrin et moi prenions part comme lieutenants à notre stupide guerre contre l'Allemagne ; nous étions à Bazeilles où ni l'un ni l'autre ne fûmes blessés quand tant de nos camarades et de nos marsouins jonchèrent le village et la plaine de leurs cadavres. Faits prisonniers par les Bavarois de von der Than le 1er septembre nous fûmes emmenés en captivité, lui à Cologne, moi à Magdebourg ; nous ne nous étions point revus depuis. On comprendra donc avec quelle émotion Sagrin et moi nous nous retrouvions sur les quais de Bordeaux tout joyeux de courir ensemble une bordée d'une dizaine de jours vers la côte ouest d'Afrique.

Jacques Sagrin possédait l'un des plus heureux caractères que j'aie rencontrés, et je crois bien ne l'avoir jamais vu morose, quoi qu'il lui fût arrivé. Son tempérament d'artiste m'avait attiré par affinité de goûts et de sentiments dès notre première rencontre. Au physique c'était un grand garçon mince, souple, adroit, vigoureux, infatigable. On ne pouvait dire de lui qu'il fût un bel homme, mais un de ses colonels l'avait noté : beau soldat. Au

moral, plein de droiture et de franchise, d'une éducation parfaite, il était mondain à l'occasion, il passait pour un homme à bonnes fortunes, mais il n'afficha jamais une maîtresse et je crois que ses ailes de papillon l'attiraient vers toutes les fleurs dont il aimait à butiner le parfum.

Enfin son regard bien loyal, sa chevelure abondante d'un châtain très foncé, toujours peignée en coup de vent, son sourire bon et bienveillant, une fine moustache ombrageant des lèvres plutôt sensuelles, tout, en un mot, se réunissait en mon ami Sagrin pour en faire un être sympathique. Ses modestes talents de dessinateur et de musicien lui aidaient à remplir agréablement ses loisirs et sa voix assez mélodieuse plaisait à entendre, et je me souviens avec plaisir de nos soirées à Nouméa et à bord où, s'accompagnant de la guitare, il nous disait de jolies chansons dont quelques-unes inédites, sans nom d'auteur, d'une facture poétique assez originale, pouvaient bien être de sa composition.

Sagrin était un bon soldat, aimant son métier sans chauvinisme et remplissant son devoir exactement. Toutefois quelques actes d'indépendance native lui avaient attiré deux ou trois fois des arrêts qu'il ne regrettait pas et qui ne diminuaient en rien la sympathie qu'il imposait à ses chefs. Enfin très aimé de ses camarades, je le vis toujours adoré de ses hommes qu'il aurait conduits au bout du monde.

En politique il prétendait qu'un soldat doit avoir pour devise : « La patrie avant tout », et en religion il nous avait quelquefois parlé au Mess de son admiration pour la doctrine spirite et avait même fait acheter pour la Bibliothèque du régiment les ouvrages d'Allan Kardec.

Tel est le portrait de mon camarade Sagrin. S'il est flatté — hélas, il ne le saura pas — c'est que les couleurs un peu vives dont je me suis plu à le peindre sont restées fraîches sur la palette de l'ami qui le regrette.

Tout à la joie de nous être retrouvés, nous allions à petits pas vers la Cale de Bacalan, causant bruyamment, gaîment, en approchant du petit vapeur ; il me disait qu'il arrivait de Toulon et que sa dernière colonie avait été le Tonkin.

Nous trouvâmes à l'appontement le commandant d'artillerie Jeffroy, mon lieutenant Maurer, arrivé de l'île d'Oleron avec sa femme et sa fille, mon sous-lieutenant Morelli, bon soldat Corse comme ils le sont tous, et le lieutenant de Craverse, fils d'un officier général, et qui devait finir tragiquement à Gorée. A l'écart un groupe de cinq ou six dames, qui semblaient étreintes par la tristesse, fille de la séparation, attira notre attention. Devaient-elles s'embarquer toutes ? Venaient-elles seulement dire adieu à l'un de nos camarades ?

C'est ce que la sirène se chargea de nous apprendre en lançant son dernier cri déchirant qui annonçait que l'instant du départ était venu. Chacun gagna

la passerelle et tout le monde descendit à bord. Les caisses, les malles, tous les colis mis pêle-mêle sur le pont, chacun des passagers chercha une place pour la traversée de deux heures que dure le voyage de Bordeaux à Pauillac. La passerelle tirée sur le quai, les amarres larguées, la machine commença, à faire entendre son balancement régulier et accéléré qui rappelle un métronome passant du piano à l'allegro. Un jet de vapeur, un coup de sifflet traduisant notre adieu au rivage de la patrie et nous quittions les quais, nous étions en route vers l'Océan.

J'étais assis sur une caisse non loin de Sagrin qui, silencieux, regardait fuir la ville, les quinconces, les quais Saint-Jean, la Bastide et successivement toutes les terres basses et riches du Médoc et du Bordelais. Nous avons dépassé le bec d'Ambèze, nous voici en pleine Gironde où les eaux sont profondes et terreuses.

Je fumais sans rien dire, jetant les yeux tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Sagrin, lui, semblait intrigué par les dames réunies et laissant couler leurs larmes. Il avait remarqué qu'aucune n'avait adressé la parole à un officier passager. Ces dames, je les vois encore et si leurs physionomies sont restées présentes à ma mémoire, c'est à Sagrin que je le dois, à cause de toutes les observations qu'il faisait en les étudiant, sans quoi je ne me fusse point préoccupé d'elles. Une assez jolie dame blonde à l'embonpoint engageant fut la première que mon voisin observateur me signala. Celle-là ne s'embarquera pas avec nous, me dit Sagrin, sa toilette est celle de la promenade, non celle d'une dame qui part en lointain pays. Une seconde dame, élancée, très brune, au type créole espagnol, ne devait pas quitter le vapeur, non plus qu'une jeune fille blonde qui semblait sa fille et à qui elle avait dit : « Anna, rappelle-moi cette commission de Thérèse dès notre retour à Bordeaux. — Tu procèdes par extinction, lui dis-je de 5 reste 2. Ces deux-là partent-elles ? — Attends un peu. — Mais qui te dit que les cinq dames ne viennent pas dire adieu à quelque passager ou passagère déjà rendue à bord de l'*Equateur* ? — Impossible cela. — Pourquoi ?

— La raison est bien simple, naïf Léopold, elles avaient le temps d'arriver à Pauillac pour sangloter. — Très judicieux Jacques. — Continue ton expertise. Des deux dames désignées comme pouvant seules s'embarquer avec nous, l'une petite et mince avec des yeux noirs et des cheveux d'Andalouse, semblait éprouver une douleur profonde en tenant la main de la dernière qu'elle avait appelée Thérèse. — Tu as l'ouïe d'un Peau-Rouge, mon cher Jacques, car depuis le départ, le bruit de la machine me rend sourd.

Au bout de quelques instants : Je sais tout me dit Sagrin, cette petite Andalouse reste, elle est la sœur de celle qui a nom Thérèse et qui part seule avec nous. — A quoi as-tu vu cela, lynx subtil, homme pâle ? — Je n'ai pas vu, j'ai entendu : Ma chère Héloïse, a dit celle que j'appellerais reste, excès

ou différence, ma soustraction terminée, si nous ne savions qu'elle porte le nom charmant de Thérèse.

« Ma chère Héloïse, console notre pauvre maman, dis-lui de se bien soigner en attendant mon retour, et ne change rien à notre vieux nid tant regretté. »

Ayant soulevé la voilette qui obscurcissait son visage « notre passagère » laissa tomber sur Sagrin le regard de deux beaux yeux noirs rougis par les larmes. — Oui, c'est bien elle qui part, et elle seule ; tu verras si je me suis trompé, ajouta Jacques ; malgré sa douleur, elle a de la présence d'esprit car elle a jeté un regard sur toutes ces malles portant les initiales T. B. de plus, elle a pris des mains de sa sœur Héloïse un trousseau de clés qu'elle a mis avec beaucoup d'attention dans la sacoche qui pend à sa ceinture. Donc, c'est notre navigatrice.

— Bravo, Jacques, quel fin détective tu aurais fait. Tu as peut-être manqué ta vocation, tu as encore le temps de retourner à terre pour aller offrir tes services à M. Lecoq... Sais-tu que ta « navigatrice » est jolie, Sagrin. — Prends garde à toi. Sagrin songeait... il me semble avoir déjà vu cette femme, me dit-il. — Tu auras tout le temps de lui demander où, répondis-je en riant.

Pendant notre entretien le temps avait passé, et, sans nous en douter, nous arrivions à Pauillac où nous apercevions « l'Equateur » beau paquebot qui nous attendait, dressant dans le ciel sa fine mâture et sa haute cheminée et découpant sur l'horizon les gracieuses lignes de sa coque d'acier. Encore quelques minutes, et nous serions arrivés... J'avoue que j'étais intrigué et voulais voir si Sagrin ne s'était pas trompé.

Tous les passagers s'agitaient cherchant leurs bagages. J'avais accroché mon sabre et rejoint mes camarades pour monter à bord du paquebot que nous allions accoster. — Après avoir dit adieu à sa sœur et aux dames qui l'avaient accompagnée et qui allaient retourner à Bordeaux, la voyageuse isolée toute tremblante et les yeux obscurcis par les larmes n'osait, son tour venu, franchir la large planche qui donnait accès du petit vapeur dans le transatlantique. — Un léger mouvement de clapotis lui causait un peu d'effroi et ses yeux semblaient chercher quelqu'un pour l'encourager. — Je vis alors Sagrin s'approcher d'elle, et lui offrir obligeamment son bras et ses services. Je reconnus bien là mon chevalier français. — La passagère, que je n'ose encore qualifier, s'appuya avec simplicité sur mon ami et, rassurée, le remercia d'un sourire. Une fois qu'il l'eût, à bord, accompagnée à sa cabine, il prit soin de lui faire parvenir tous ses bagages. — Elle s'enferma et ce premier soir nous ne revîmes pas « notre passagère ».

Lorsque mon ami et moi nous eûmes pris possession de notre cabine partagée avec le docteur Lequillien, qui allait aussi au Sénégal, on nous prévint qu'on allait dîner avant le départ.

La salle à manger, très vaste sur « l'Equateur » était située sur le pont, à l'arrière et contenait deux longues files de tables. De nombreux passagers, arrivés à bord depuis le matin, étaient déjà installés et garnissaient une table et la moitié de l'autre. A part les officiers et employés destinés au Sénégal, et qui devaient débarquer à Dakar, les autres voyageurs se rendaient à Lisbonne, à la Plata, au Brésil et aux Antilles.

Vers la fin du repas des coups de sifflet, quelques commandements discrets, le bruit des fortes amarres ou aussières tombant à la mer, puis le va-et-vient des pistons et le balancement de la machine indiquant la mise en marche et le départ du paquebot, les passagers sortirent de la salle à manger et se répandirent sur le pont pour voir fuir les côtes de France.

Appuyés sur le bastingage, Sagrin et moi songions, sans rien dire, en fumant ; la nuit n'était pas arrivée, et nous pouvions encore apercevoir à terre les villages où commençaient à s'allumer les feux du soir. En avançant vers l'Océan, les lames devenaient plus longues et l'Equateur manifestait un léger roulis ; des mouettes passaient nombreuses au-dessus de nous.

O mouettes, charmants oiseaux
Hôtes légers de l'onde amère,
Volez, volez jusqu'aux coteaux
Où me pleure ma vieille mère.

fredonnait Sagrin en suivant des yeux le vol rapide des messagères du marin.

Ce refrain de Bretagne mit, malgré moi, quelque tristesse en mon âme, et notre paquebot mettait « le nez dans la plume » aux approches du brillant feu de Cordouan, que j'étais encore accoudé sur le bastingage faisant, en vieux marsouin aguerri, peu attention au roulis ni au tangage qui, la fraîcheur de la nuit se faisant sentir, avaient fait rentrer tous les passagers dans leurs cabines. — Si nous allions mesurer nos couchettes, Sagrin... A quoi penses-tu... ou plutôt à qui ? — A notre passagère.

Le lendemain matin de bonne heure, un beau soleil mit tous les passagers sur le pont, la mer, d'un bleu d'azur foncé, était splendide, à peine une brise légère faisait-elle briller quelques perles au sommet des lames. Nous étions cependant en plein golfe de Gascogne, où la mer est si souvent boudeuse et méchante, filant vent arrière vers la côte espagnole. Le lavage du pont terminé, la toilette des passagers faite, chacun cherche des yeux les visages des connaissances nouvelles, les camarades déjà reconnus, on s'aborde, on cause et, deux jours après le départ, on connaît au moins de vue tous les passagers avec leurs destinations. — Après le déjeuner, on se connaît presque, et le soir, le dîner terminé, on a fait choix de ses amis et l'on forme déjà sur le pont des groupes de causeurs marchant ou s'allon-

geant dans ces confortables rocking-chairs en rotin ou en toile à voile dans lesquels les dames et les messieurs délicats luttent plus aisément contre les effets de la mer.

En entrant au salon pour déjeuner, mon ami et moi aperçûmes « notre passagère » que nous saluâmes et qui nous répondit par un sourire discret et affable. Après le café, Sagrin qui par ses amabilités de la veille, avait acquis des droits à plus de familiarité, s'approcha d'elle, la casquette à la main et lui demanda respectueusement de ses nouvelles. — Je la vis lui tendre ses doigts gantés et l'entendis le remercier en quelques paroles aimables, dites avec l'accent bordelais, agréable à la condition de sortir de jolies lèvres : c'était le cas chez notre passagère. Je les laissai en tête à tête et sortis pour étudier sur le pont les têtes des passagers.—Le maître d'hôtel m'avait appris que nous étions 76 passagers aux premières et secondes réunies, et que nous en recevrions d'autres en Espagne et à Lisbonne. — Un charmant garçon nommé Thorel, qui faisait tous les ans deux voyages à la Plata, au Brésil et aux Antilles, pour le commerce des pierres précieuses, me fut présenté par Maurer et nous eûmes tôt fait connaissance.

Passager habituel de « l'Equateur, » il connaissait l'Etat major et s'était fait l'ami de l'agent des Postes, du commissaire et du docteur à qui il me présenta tour à tour. — « Buenos dias senor doctor, como esta usted hoy ? — Muy bien amigo Thorello, gracias, y usted ».

Bonjour Monsieur le docteur, comment êtes-vous aujourd'hui ?

— Très bien, ami Thorel, merci et vous.

— Ce Thorel était un polyglotte accompli, parlant très naturellement l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et l'italien, ce qui lui était indispensable pour ses relations commerciales.

— Le commissaire était un beau garçon qui nous mit discrètement au courant de la liste des passagers. — J'appris par lui que notre belle inconnue se nommait Mme Berthon et qu'elle se rendait à Montevideo. — Il nous désigna une belle, grande et opulente femme brune au teint pâli par la poudre de riz : c'était la Gavotti, la célèbre prima dona du grand théâtre de la Scala de Milan, qui allait porter sa splendide voix de contralto et sa belle personne au Brésil. — Cette dame assez laide malgré ses beaux yeux est, nous dit le commissaire, Mme Thoulé qui va rejoindre à Saint-Louis son mari, chef du génie du Sénégal ; la demoiselle brune avec qui elle s'entretient se rend comme institutrice à la Plata. — Très mignonne l'institutrice, commissaire... Savez-vous si l'on pourrait lui demander quelques leçons à bord ? A l'heure du déjeuner qui sonnait, je connaissais nos passagers, riches et pauvres, mariés et célibataires... Sagrin vint à moi tout radieux. — Tu sais que notre passagère est tout simplement ravissante me dit-il. — Cela se voit sur ton visage, lui répondis-je. — Tu me présenteras à

Mme Berthon, et moi je te présenterai à une gracieuse institutrice, cette jolie fille que tu vois là-bas — dès que je la connaîtrai — et tout me permet d'augurer, mon cher Jacques, qu'avec ce ciel bleu, cette mer calme et tous ces yeux si beaux, nous ferons une traversée délicieuse.

(*A suivre*). LÉOPOLD DAUVIL.

ÉTUDE SUR LES MATERIALISATIONS D'ESPRITS (1)

Les phénomènes d'apparition et de matérialisation sont de ceux qui impressionnent le plus vivement les expérimentateurs. Dans les manifestations de la table, de l'écriture, de l'incorporation, l'esprit agit au moyen d'objets matériels ou d'organismes étrangers. Ici, nous allons le voir directement à l'œuvre. Sachant que, parmi les preuves de sa survivance, il n'en est pas de plus puissante que sa réapparition sous la forme humaine, celle de sa vie terrestre, l'esprit va travailler à reconstituer cette forme au moyen des éléments fluidiques et de la force vitale empruntés aux assistants.

Dans certaines séances, en présence de médiums doués d'une force psychique considérable, on voit se former des mains, des visages, des bustes et même des corps entiers, ayant toutes les apparences de la vie : chaleur, mouvement, tangibilité. Ces mains vous touchent, vous caressent ou vous frappent ; elles déplacent des objets et font résonner des instruments de musique ; ces visages s'animent et parlent ; ces corps se déplacent, circulent au milieu des assistants. Vous pouvez les saisir, les palper ; puis, ils s'évanouissent tout à coup, passant de l'état solide à l'état fluide après une durée éphémère.

De même que les phénomènes d'incorporation nous initient aux lois profondes de la psychologie, la reconstitution des formes d'esprits nous familiarise avec les états les moins connus de la matière. En nous montrant quelle action la volonté peut exercer sur les impondérables, elle nous fera toucher aux secrets les plus intimes de la création ou, plutôt, du renouvellement éternel de l'univers.

Nous savons que le fluide universel ou fluide cosmique éthéré représente l'état le plus simple de la matière ; sa subtilité est telle qu'il échappe à toute analyse. Et cependant c'est de ce fluide que procèdent, par des condensations graduées, tous les corps solides et lourds qui constituent le fond de la matière terrestre. Ces corps ne sont pas aussi denses, aussi compactes qu'ils le paraissent. Ils sont traversés avec la plus grande facilité par les fluides, aussi bien que par les esprits eux-mêmes. Ceux-ci, par la concentration de leur volonté, aidés de la force psychique, peuvent les désagréger, en dissocier

(1) Extrait du nouvel ouvrage de M. Léon Denis : *Dans l'Invisible. Spiritisme et Médiumnité*. Traité de spiritisme expérimental, 2 fr. 50.

les éléments, les ramener à l'état fluide, puis les déplacer et les reconstituer dans leur premier état. C'est ainsi que s'explique le phénomène des apports.

Parcourant ses degrés successifs de raréfaction, la matière passe du solide au liquide puis à l'état gazeux et à l'état fluide. Les corps les plus durs peuvent ainsi retourner à l'état invisible et éthéré. En sens inverse, le fluide le plus subtil peut se changer, graduellement, en corps opaques et tangibles. Toute la nature nous montre l'enchaînement des transformations qui conduisent la matière, de l'éther le plus pur à l'état physique le plus grossier.

A mesure qu'elle se raréfie et devient plus subtile, la matière acquiert des propriétés nouvelles, des forces d'une intensité croissante. Les explosifs, les radiations de certaines substances, la puissance de pénétration des rayons cathodiques, l'action à grande distance des ondes hertziennes nous en fournissent des exemples.

Par eux, nous sommes amenés à considérer l'éther cosmique comme le milieu où la matière et l'énergie se confondent, comme le grand foyer des activités dynamiques, la source des forces inépuisables que dirige la volonté divine et d'où s'épandent en ondes incessantes les harmonies de la vie et de la pensée éternelle.

Eh bien — et ici la question va prendre une ampleur inattendue — l'action exercée par la puissance créatrice sur le fluide universel pour enfanter des systèmes de mondes, nous allons la retrouver sur un plan plus modeste, mais soumise à des lois identiques, dans l'action de l'esprit reconstituant les formes passagères qui établiront, aux yeux des hommes, son existence et son identité.

Les mêmes nébulosités, agrégats de matière cosmique condensée, germes de mondes, que nos télescopes nous montrent au fond des espaces, vont apparaître dans la première phase des matérialisations d'esprits.

C'est ainsi que l'expérimentation spirite aboutit aux plus vastes conséquences et que l'action de l'esprit sur la matière peut nous faire comprendre de quelle façon s'élaborent les astres et se déroule l'œuvre gigantesque du Cosmos.

Dans la plupart des séances, on distingue d'abord des amas nébuleux en forme d'œuf, puis des traînées fluidiques brillantes qui se détachent, soit des murs et des parquets, soit des personnes elles-mêmes, grossissent peu à peu, s'allongent et deviennent des formes spectrales.

Les matérialisations sont graduées à l'infini. Les esprits condensent leurs formes de façon à être perçus tout d'abord par les médiums voyants. Ceux-ci décrivent la physionomie des êtres qui se manifestent, et ce qu'ils décrivent, la photographie vient le confirmer, aussi bien à la clarté du jour qu'à la lumière du magnésium (1). On sait que la plaque sensible est plus impressionnable que l'œil humain. A un degré supérieur, la matérialisation se

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 74.

complète ; l'esprit devient visible pour tous ; il se laisse peser ; ses membres peuvent laisser des empreintes, des moulages dans des substances molles.

En tout ceci, le contrôle doit être très rigoureux. Il faut se garder avec soin de toutes les causes d'erreur ou d'illusion. C'est pourquoi on doit recourir, autant que possible, aux appareils enregistreurs et à la photographie.

Voyons d'abord les cas où l'on a pu fixer sur la plaque les images d'esprits, invisibles pour les assistants. Si des supercheries et des abus nombreux se sont produits dans cet ordre de faits, en revanche, les expériences et les témoignages sérieux abondent.

L'académicien anglais Russell-Wallace, expérimentant dans sa propre demeure, avec des personnes de sa famille, obtint une photographie de l'esprit de sa mère avec une déviation de la lèvre ce qui constituait une preuve convaincante d'identité. Le médium voyant avait décrit l'apparition avant la fin de la pose et la description fut reconnue exacte (1).

Des constatations analogues ont été faites par les Dr^s^ Thomson et Moroni, par les professeurs Boutlerov et Rossi-Pagnoni et par M. Beattie, de Bristol. Tous s'entourèrent des précautions les plus minutieuses. On peut lire dans *Animisme et Spiritisme*, d'Aksakof, p. 27, la relation détaillée des expériences de M. Beattie.

Dans la première série des expériences, une forme humaine se dessina sur la plaque à la dix-huitième pose. Plus tard, le Dr Thomson s'associe à ces recherches et l'on obtient toute une série de têtes, profils et formes humaines, vagues d'abord, puis de plus en plus distinctes qui, toutes, avaient été décrites au préalable par le médium entrancé. Parfois, on opérait dans les ténèbres. Voici ce que dit Aksakof (2) :

« Dans ces expériences, nous nous trouvons en présence, non de simples apparitions lumineuses, mais de condensations d'une certaine matière, invisible à notre œil et qui est, ou lumineuse par elle-même ou bien qui reflète sur la plaque photographique les rayons de lumière à l'action desquels notre rétine est insensible. Qu'il s'agit ici d'une certaine matière, cela est prouvé par ce fait qu'elle est tantôt si peu compacte que les formes des personnes présentes se voient au travers, et que tantôt elle est si dense qu'elle couvre l'image des assistants. Dans un cas, la forme apparue est noire. »

On le voit, Aksakof croit comme nous que ces manifestations ne sauraient s'expliquer sans l'existence d'un fluide ou éther, substance moulée par des êtres intelligents invisibles. C'est ce qui prête au phénomène, pense-t-il, un double caractère, à la fois matériel, dans le sens strict du mot, et intellectuel, par l'intervention d'une volonté qui façonne artificiellement cette matière invisible dans un but déterminé.

Mumler, photographe de profession, obtenait sur ses plaques les images de personnes défuntes. On lui intenta un procès pour supercherie, mais on ne put découvrir aucune fraude et le photographe gagna son procès.

(1) A. Russell-Wallace, *les Miracles et le Moderne spiritualisme*, p. 255.
(2) Aksakof, *loc. cit.*, p. 41.

Non seulement l'enquête judiciaire établit le fait de la production sur les plaques de figures humaines invisibles à l'œil nu, mais douze témoins déclarèrent avoir reconnu dans ces figures les images de leurs parents décédés Plus encore, cinq témoins, parmi lesquels le grand juge Edmonds, déposèrent que des images se sont produites et ont été reconnues, alors que les personnes quelles représentaient n'avaient jamais été photographiées de leur vivant (1). On obtint même, dans le cas de M. Bronsonn Murray (2), l'image de personnes défuntes en l'absence de tout témoin les ayant connues sur la terre.

On a pu photographier les phases successives d'une matérialisation. J'ai en ma possession une série de reproductions que je dois à l'obligeance de M. Volpi, directeur du *Vessillo*, à Rome, dont l'intégrité est au-dessus de tout soupçon. Elles représentent les apparitions graduées d'une forme d'esprit, très vague à la première pose, se condensant de plus en plus et, enfin, devenant visible pour le médium, en même temps qu'elle impressionne la plaque photographique.

Le peintre Tissot, célèbre par les illustrations de sa *Vie de Jésus*, obtint une preuve non moins frappante : la photographie d'un groupe composé du corps physique et du corps fluidique de son médium, dédoublé, en même temps que celles d'un esprit désincarné et de l'expérimentateur (3).

(*A suivre*).

LÉON DENIS.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

ÉTUDE SUR L'HOMME

L'homme est un être complexe. Par sa nature corporelle il appartient au monde physique : il constitue une partie cosmique d'un tout cosmique et il dérive ses énergies des sources qui maintiennent la loi et l'ordre dans l'univers cosmique.

Aux yeux de la science, c'est le corps physique seul qui constitue l'homme; c'est sur sa structure matérielle que Dieu est censé avoir posé l'empreinte de sa propre image. Chez tous les peuples et à tous les âges de l'humanité, l'histoire nous montre que la beauté des formes a été idéalisée; chaque nation s'est créé un modèle de symétrie physique en conformité avec son propre état mental et a cherché à en perpétuer le type. — Mais ce n'est là qu'un enseignement primaire de la vérité donné à l'intelligence juvénile au moyen de leçons de choses; le monde objectif n'est, en effet, que l'*a b c* du livre de la vie dans laquelle les principes éternels se

(1) Aksasof, *Animisme et Spiritisme*, p. 59 à 77.

(2) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 67.

(3) *Revue parisienne*, juin 1899.

manifestent sous des formes rudimentaires. Les substances pondérables qui sont soumises aux lois terrestres sont les éléments les plus grossiers de l'univers ; mais l'Infini est régi par des systèmes de lois dont aucun langage ne peut exprimer la grandeur et la puissance. L'espace est occupé par des mondes peuplés d'êtres dont les formes impondérables ne peuvent être conçues par l'intelligence humaine.

Au-delà des bornes cosmiques, la nature ne connaît plus de limites. Le temps n'est l'arbitre que des choses temporelles; il ne sert qu'à mesurer les forces qui suppléent aux nécessités terrestres.

L'homme physique n'est pas l'œuvre suprême de la création: c'est l'homme spirituel, être supérieur dans tous ses détails à l'organisme matériel. Cet Ego est chimiquement allié à sa contre partie corporelle dont il fait usage pendant sa vie terrestre et à laquelle il est attaché par un lien vital électrique.

L'homme spirituel est une incorporation de facultés transcendantes; non pas différentes, comme beaucoup le supposent, mais de facultés plus développées et plus affinées. — Les esprits ne sont que des êtres sensibles ayant subi, dans le cours de leur évolution, des progrès dans leur ascension vers le parfait idéal. Les perceptions, les émotions, les inclinations, les désirs, les ambitions et les aspirations aiguillonnent l'esprit, de même qu'elles agissent sur l'homme pendant sa vie terrestre; toute la différence existe dans le degré; l'individualité se manifeste d'une manière plus positive quand elle est affranchie des contraintes physiques. — Les esprits ne sont que les types agrandis des hommes.

L'équilibre moral ne varie point en changeant de sphère. Il ne fait qu'avancer et étendre son champ d'activité, embrassant plus d'énergies potentielles.

C'est une erreur de croire que nous sommes délivrés de la lutte contre le mal en nous désincarnant : c'est la lutte individuelle qui détermine notre avancement et il n'y a pas de progrès possible sans qu'il y ait quelque faute vaincue. La conquête de soi-même est la mesure du progrès spirituel, dans l'au-delà comme dans ce monde. Dans le vocabulaire des esprits le mal et l'ignorance sont synonymes. C'est le savoir, fruit de l'expérience, qui est le seul antidote du mal.

La vie spirituelle ouvre une ère de grandes opportunités et de graves responsabilités; mais nous ne pouvons espérer arriver au bonheur qu'en vivant en harmonie avec les lois naturelles. La violation des lois entraîne à des souffrances partout où il existe des êtres sensibles.

Nous moulons notre destinée future ici-bas, c'est là le but de notre incarnation. Nos connaissances mentales acquises sont l'index de nos associations futures.

Mais les traits caractéristiques que nous venons d'esquisser de l'homme et de l'esprit n'embrassent pas tout ce qui existe dans la vie. Il y a encore de vastes horizons, des espaces infinis qui n'illuminent que les intelligences

célestes, des abîmes de savoir que les esprits les plus élevés sont seuls capables de comprendre. Il y a des états d'âme si subtiles, des sphères d'absolue pureté où les esprits vivent en une si parfaite harmonie qu'ils semblent ne faire qu'un avec l'omnipotence et partager avec Elle les splendeurs de cette vie de lumières.

L'esprit de l'homme ne peut se faire aucune idée de ces immensités; son intelligence ne peut en saisir la mesure; les perceptions les plus élevées seules de l'âme sont capables d'en pénétrer la sublimité. Rien que le divin en nous ne peut approcher de ces béatitudes.

C'est l'âme qui est empreinte de l'image de Dieu et non le corps physique. Les forces créatrices de la vie physique sont des manifestations primaires de cette énergie qui donne naissance à toutes les choses; elles sont l'alpha de la divine production.

Toutes les facultés intellectuelles, humaines ou spirituelles, ne son que les expressions incidentales de l'âme, particulièrement adaptées au milieu dans lequel leur évolution doit s'accomplir. Les facultés de l'âme sont des réalités et sont éternelles. Dans la vie de l'esprit elles s'adaptent aux exigences du développement de l'esprit et sont nécessairement éthérées; dans la vie humaine elles sont moins cohérentes parce qu'elles sont limitées par des manifestations cérébrales.

Il résulte de là que l'esprit est aussi transitoire que la chair. Quand elle a franchi les limites du monde des esprits, l'âme s'est revêtue d'une enveloppe de la plus grande pureté et lumière; cette transformation a été opérée de même que pour l'esprit, suivant l'échelle ascendante uniforme et directe dans l'ordre de la création.

L'incorporation psychique dépasse l'esprit d'autant que l'esprit dépasse le corps, et les facultés à l'aide desquelles elle exprime les activités de son être sont si supérieures à celles qui servent à l'homme dans l'exercice des fonctions de la vie, que tout point de comparaison est impossible. Quand l'âme a atteint ce degré de spiritualité elle a droit à jouir de l'éternel héritage et devient un agent co-opérateur dans le contrôle des mondes. C'est là le point culminant de sa destinée.

Prof. C. MOUTONNIER

NOUVEAUX ENTRETIENS SPIRITES

DEUXIÈME SÉRIE

NEUVIÈME ENTRETIEN

Amis, il est bon de vous répéter que les fluides positifs de l'Astral attirent les fluides négatifs créés par le mental de l'incarné ; de même que les fluides positifs créés par l'incarné attirent les fluides négatifs de l'Astral. La rencontre de ces forces contraires produit des chocs d'où jaillit l'étincelle de vie.

C'est donc l'action combinée de deux mentals qui reproduit la vie sans la forme ; de même que c'est l'action combinée de deux formes animées qui reproduit la forme unie à la vie.

L'étincelle de la vie reste unie par un lien fluidique à ses mentals reproducteurs. Plus sont vils et matériels les éléments dont elle est issue, plus le lien qui l'unit à eux est terne, lourd et épais. Mais plus l'être s'élève moralement, plus aussi deviennent élastiques et lumineux les liens qui l'unissent aux productions de sa mentalité.

Tous les êtres sont donc reliés entre eux par le fait des vibrations perpétuelles de leurs pensées qui s'attirent, se rencontrent, se choquent pour produire les courants de vie à tous les degrés de l'évolution.

Nos explications précédentes vous ont appris qu'à l'origine des temps les parcelles, avant de s'unir aux atomes, se sont enveloppées dans les fluides lourds épars dans l'immensité. Ces fluides, produits par des humanités antérieures disséminées sur les mondes de l'Espace, restent unis à elles par des liens puissants. Ces liens forment la trame du réseau fluidique qui couvre l'étendue où les dualités, possédant chacune une couleur spéciale, peuvent suivre la trace des groupements de parcelles leur appartenant ainsi que celle des courants de vie formés par le travail de leur mental.

Vous voyez que rien ne se perd, rien n'est isolé dans la création. Tout se lie, s'enchaîne, fait filiation et marche vers l'Infini.

DIXIÈME ENTRETIEN

Amis, vous avez compris que la vie inférieure reste unie, par des liens subtils, à la vie supérieure qui l'a créée. Ces liens, de vie en vie, de degré en degré, se rattachent au foyer de l'Infini où gravitent les Unités qui nous ont, nous-mêmes, fait éclore à la vie dans un passé lointain.

Ces intelligences divines ne se désintéressent pas de la vie qu'elles ont produite. C'est par le canal des liens mystérieux qui nous unissent à Elles que nos cris d'appel sont entendus et que le secours d'en haut nous est donné.

L'Espace n'est donc qu'un immense laboratoire où, par le travail physique et mental des Incarnés, la matière s'épure, se transforme, devient le mouvement, la pensée, la vie, partis, atomes, de l'Infini, nous devons, par des groupements successifs et d'incessantes transformations, y revenir Esprit *libre*, *puissant*, *divin*. Nous faisons une première fois la traversée de l'Espace pour évoluer comme *forme*. Nous la faisons une deuxième fois pour évoluer comme *vie*. La première fois, à l'état de matière subissant le joug de l'esprit. La deuxième fois, à l'état d'esprit animant et dirigeant la matière.

Et maintenant, si vous nous demandez d'où provient l'atome et qu'elle est la force qui, du foyer de l'Infini, le lance dans l'Espace, portant en lui le principe de tous les développements et de toutes les transformations de la forme et de la vie. Si vous désirez connaître le pourquoi de cette création qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Si vous nous interrogez sur la cause première d'où dérivent toutes les autres causes, nous

vous répondrons que ces mystères sont les secrets de l'Infini et que leur connaissance fait partie des surprises ineffables que l'avenir nous tient en réserve.

CONCLUSION

Amis, les aperçus que nous vous avons donnés dans ces entretiens sur l'ensemble de la création, sur le commencement et la fin des Etres, sur l'évolution de la forme et de la vie, ces aperçus, quelque imparfaits qu'ils sont, suffisent à satisfaire le besoin de savoir qui s'éveille en certaines âmes, tout en faisant naître en elles le désir d'une révélation plus complète.

Les paroles de l'Ecriture : « Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert », vous montrent que la vérité ne se fait connaître qu'à ceux qui la désirent, la cherchent et font de sérieux efforts pour la trouver.

Ne vous laissez donc plus absorber par les seules préoccupations de la vie matérielle. Essayez de porter votre attention et d'exercer vos facultés sur les plans de la vie réelle et non sur ceux de la vie éphémère et transitoire.

Les pensées produites par la méchanceté ou l'immoralité créent de la vie mauvaise, les pensées vaines et futiles créent de la vie inutile. La vie mauvaise doit s'expier, la vie inutile doit racheter le temps qu'elle a perdu ou fait perdre à ceux qui ont subi son influence.

Lorsque le plus grand nombre des Incarnés travailleront sérieusement à détruire leurs passions et s'appliqueront à élever le niveau habituel de leurs pensées, la vie inutile et la vie mauvaise ne se reproduisant plus, les plans de l'astral se transformeront. Au lieu d'être la géhenne où souffrent et gémissent les âmes empêtrées dans les fluides noirs et lourds de la vie inférieure, ils deviendront le champ de courses où les Etres s'entraîneront à marcher toujours plus vite vers les régions lumineuses qui confinent à l'Infini.

Pour atteindre à ce but éloigné, deux choses sont nécessaires : le *Savoir* qui vous apprendra à choisir la route la plus courte et la plus sûre et l'*Amour* qui vous servira de stimulant pour activer votre marche en avant.

A l'œuvre donc, amis, pour vous procurer ces deux leviers sans lesquels tout travail est impuissant et stérile. Accourez puiser le savoir aux sources précieuses que les Invisibles tâchent de mettre à votre portée et efforcez-vous de faire naître en vos cœurs le pur et véritable amour.

Notre concours et notre aide vous sont acquis de droit. Le progrès des uns étant solidaire de celui des autres, nous avons tous intérêt à faire grandir nos forces personnelles et respectives.

Déjà, sur plusieurs points de la planète, l'activité humaine se déploie dans un sens tout nouveau. Ici, ce sont des incarnés qui recherchent et retrouvent la trace des révélations primitives.

Ailleurs, il en est d'autres qui, se mettant en communication avec l'invisible, s'appliquent à développer les pouvoirs que leur révèle l'intuition intérieure. Bientôt un champ plus vaste s'ouvrira devant leurs regards sur-

pris. Leur vue interne se perfectionnant, ils pénétreront dans l'astral et en distingueront les éléments.

Ce premier résultat détruira les fables et les légendes inventées par les oppresseurs de la conscience humaine et donnera une preuve certaine de la continuation de la vie après la mort.

L'électricité, par ses multiples applications, tend à adoucir les dures conditions de la vie matérielle.

Dans un avenir prochain, se mettant à la portée de tous, elle introduira dans les rouages de la vie individuelle et sociale, d'heureuses améliorations.

Le magnétisme, à son tour, vous dévoilera de merveilleux secrets qui mettront en votre pouvoir des forces nouvelles et inconnues.

Appliquez-vous donc à faire grandir les énergies inhérentes aux facultés de vos âmes. Ne vous laissez pas décourager par les difficultés du début et, surtout, n'accusez pas vos instructeurs invisibles des déboires et des déceptions que vous êtes appelés à subir. Lorsque, après le passage du rayon lumineux, votre mentor retombera dans l'obscurité produite par les fluides lourds qui l'encombrent, attendez avec patience qu'une nouvelle éclaircie se produise et, dans cet intervalle, mettez à profit l'inspiration qui vous a été donnée pour la bonne conduite de votre vie journalière.

Surtout, amis, ne vous départez jamais d'une pureté de vie, d'une modestie de pensée, d'une sage défiance de vous-mêmes qui sont les conditions indispensables pour attirer à vous les forces supérieures.

Veillez sur votre mental pour en exclure les productions mauvaises ou inutiles. Que par votre empire sur vous-mêmes, vos efforts vers le bien et votre incessante aspiration à la vérité, vous méritiez l'assistance de vos frères aînés chargés de vous instruire et de vous diriger.

Il nous reste maintenant à vous prévenir à nouveau des calamités et des fléaux qui doivent prochainement vous atteindre. La lutte entre les saines croyances et les vieux errements provoque dans l'astral des troubles profonds. Ces troubles auront une répercussion de plus en plus sensible sur le plan terrestre et y occasionneront des ébranlements pénibles et funestes. Dérangements dans la succession des saisons, tremblements de terre, inondations, maladies infectieuses, morts subites et imprévues, répandront parmi vous le deuil, la douleur et l'effroi.

L'antagonisme des idées ébranlera le monde moral jusque dans ses fondements, et le vieil édifice, construit sur les anciennes bases religieuses, s'écroulera avec fracas pour faire place au temple nouveau de la liberté et de l'amour.

Nous serons près de vous, amis, pendant ces jours néfastes et, au milieu de la poussière soulevée par ces ruines amoncelées, vous apercevrez la demi-lueur de nos fluides qui vous servira de guide et soutiendra votre énergie.

Que ceux qui ont foi en nos paroles viennent à nous dès maintenant et qu'ils s'efforcent d'établir avec l'Invisible des rapports suivis et fructueux.

Nous les aiderons doublement pendant les temps de lutte, car ce sera par leur entremise que nous pourrons soutenir et aider ceux de nos frères qui n'ont point encore détourné leur attention des choses de la vie passagère et illusoire.

Après le triomphe définitif des forces du bien, le calme renaîtra promptement. Le mal, terrassé, disparaîtra comme le brouillard se fond aux rayons du soleil levant. La fraternité universelle s'établira sur la terre régénérée. Tous, incarnés et désincarnés, unis désormais dans une même conception de l'*idéal*, une même application du *bien*, une même entente du *vrai*, marcheront, plus libres et plus conscients, vers le but final : l'Infini !

FIN

L'AME ET LES RÊVES

Suite (1)

Après nous être expliqué sur la haute importance que vous devez attacher au principe de la constante rationalité de l'âme, reprenons la suite des considérations propres à compléter la justification de ce principe. Si l'âme, d'après son essence, d'après les nécessités de sa constitution même, était suceptible tantôt d'agir avec raison, tantôt d'être entraînée par la démence, ne serait-il pas fort singulier que, dans le cours de la journée, ces alternances, — d'ordre constitutif, veuillez le remarquer, et par conséquent fatal, — ne se produisissent pas un plus ou moins grand nombre de fois sur chacun de nous? Que nous n'eussions pas à plusieurs reprises une heure de bon sens suivie d'une heure de divagations? Or, nous savons qu'il n'en est rien. Permettez-moi, à ce sujet, une comparaison qui, pour être vulgaire, n'en est pas moins instructive. Lorsque vous procédez à la confection d'un bas, si vous constatez, à mesure que votre travail avance, que toutes les parties de l'objet confectionné conservent exactement le même aspect, vous en conclurez naturellement que le fil générateur a reçu à la teinture, et dans toute son étendue, la même couleur, et vous considéreriez comme un très mauvais plaisant celui qui voudrait vous persuader qu'en dépit de cette uniformité dans les résultats, le fil mis en œuvre possède des colorations incessamment diversifiées, soit par leurs teintes, soit dans leurs espacements. Eh bien ! il en est de même de l'âme. Si, après avoir tricoté toute la journée, elle ne vous donne, au point de vue intelligent, que des manifestations toujours identiques, toujours rationnelles, comment pourriez-vous lui refuser la propriété de se maintenir à son tour dans un même mode de travail agissant ? Comment pourriez-vous croire que ce travail, pendant lequel elle n'a pas laissé échapper une maille, est une continuelle alternance de bon sens et d'incohérence?

(1) Voir le numéro de mai.

Comment expliquer que, dans les résultats de cette alternance, le bon sens se montrerait toujours, l'incohérence jamais ? Et ce que nous venons de dire de la période de veille, considérée isolément, nous pouvons également l'affirmer de celle du sommeil; mais avec cette différence que, pendant celle-ci, ce serait l'incohérence qui serait instituée ministre de l'Intérieur, et que le bon sens serait envoyé en exil jusqu'au réveil, qui lui rendrait sa patrie et ses droits.

Dans ce monde, en ce qui concerne les propres œuvres de l'homme, celui-ci, on doit le reconnaître, a parfaitement le droit de se tromper, par cette raison, aussi simple que puissante, que ses institutions n'étant jamais définitives et seulement progressives, il a toujours en lui, ou du moins il possède les moyens d'acquérir les ressources nécessaires pour rectifier demain les irrégularités d'aujourd'hui. Il est vrai que, pour remplir convenablement cette tâche, il faut beaucoup voir, beaucoup connaître, beaucoup comparer. Voilà pourquoi, j'incline fort à le croire, les incidents de la vie terrestre vont sans cesse en se multipliant et les moyens de leur propagation se développent de plus en plus, nous apportant de nouvelles et incessantes leçons ; voilà pourquoi les tableaux de la lanterne magique, qui fait passer sous nos yeux les faits de l'humanité, à quelque ordre qu'ils appartiennent, doivent être non seulement très nombreux, mais très divers au point de vue des colorations, des formes, des types, des moralités, des actes de toute nature qui y sont représentés. Ce n'est que quand il aura appris à connaître tous les effets, que l'homme sera en mesure de faire un fructueux appel aux causes et aux moyens susceptibles de lui assurer la possession de la meilleure règle de conduite.

Mais il ne saurait plus en être ainsi lorsqu'il s'agit de Dieu, lorsqu'il s'agit de l'œuvre de la création, dans laquelle tout a été conçu, prévu et réalisé en vertu de lois supérieures et immuables. Ici les fantasmagories et leurs caprices ne sont plus admissibles ; les alternances de folie et de raison, quelles que soient les entraînantes fascinations de leurs apparences, ne peuvent être acceptées qu'à la condition d'être complètement démontrées ; car, tant qu'elles n'auront reçu ni définition, ni justification, et par le fait seul de leur existence supposée, elles s'établiront en contradiction permanente avec l'idée que le progrès doive être inscrit au nombre des possibilités permises à l'homme. Enfin, si les conceptions que nous combattons devaient être en réalité maintenues, que deviendrait notre libre arbitre ? Ne cesserait-il pas d'être le maître ? Ne subirait-il pas toutes les diversions, toutes les contrariétés des commandements les plus arbitraires, les plus imprévus? Et ne serions-nous pas, hélas! placés dans une situation morale encore pire que celle que peuvent nous faire les errements de la doctrine matérialiste? Mieux vaut, en effet, ce me semble, n'avoir pas d'âme, qu'en avoir une qui n'étant pas maîtresse d'elle-même ,aux éclairs et aux bienfaits de la raison serait obligée de faire succéder les ténèbres, les impossibilités et les contradictions de l'idiotisme; une âme représentative d'une vie condamnée aux

tourments d'une continuelle incertitude, aux désolations d'espérances toujours déçues, n'ayant, ne pouvant avoir devant elle aucun but, fatalement ignorante de sa destinée.

Les diverses considérations que je viens de vous présenter me paraissent de nature à vous faire comprendre le nombre et l'importance des idées qui se rattachent à la question des divagations de l'âme pendant le sommeil. Question dont on s'est assez peu occupé et qui semble encore plus propre à nous faire sourire qu'à nous faire réfléchir. Vous avez pu remarquer en effet que, dans le récit d'un songe, — à très peu d'exceptions près, le songe d'Athalie, par exemple, — nous prenons plutôt la note gaie que la note sérieuse. J'espère cependant vous avoir démontré que ce sujet intéresse au plus haut degré ce que nous devons penser et de la sagesse du Dieu créateur, et du fonctionnement de l'intelligence chez la créature; c'est donc là une thèse qui est incontestablement digne de nos plus attentives méditations.

Il n'est pas nécessaire de procéder à de nombreuses observations pour se convaincre que notre constitution éprouve de sensibles modifications, lorsque nous passons de l'état de veille à celui de sommeil, et réciproquement. Un premier aperçu suffit, en effet, pour nous permettre de constater que si, d'un côté, pendant le sommeil, le corps continue de posséder et d'exercer ses facultés vitales proprement dites, savoir : la respiration, la digestion, la circulation du liquide sanguin, la transformation incessante de celui-ci en chair, en os, en ongle, en nerf; d'un autre côté, tous les fonctionnements volontaires de ses organes, si fréquents, si multipliés, si conscients pendant la veille, ont pris fin avec celle-ci : les yeux sont fermés, les oreilles sont sourdes, la parole ne se fait plus entendre, le tact est fortement émoussé, les facultés du goût et de l'odorat sont suspendues. Tout ceci est, d'ailleurs, en complète harmonie avec la mission essentielle dévolue au sommeil, mission qui, au point de vue du corps, consiste à réparer chez lui les pertes occasionnées par le travail de la veille, à reconstituer la machine dans son état primitif. Or cela, comme je l'ai dit, et comme vous l'avez compris, exige que cette machine soit momentanément mise en état de chômage. Ainsi, pendant le sommeil, sauf en ce qui concerne la conservation de la vie purement animale, tout est non seulement modifié, mais suspendu au point de vue du concours que pourrait prêter le corps aux manifestations de la vie intelligente.

Quant à l'âme, si occupée, si incessamment agissante sur le corps pendant la veille, elle cesse d'exercer sur lui aucun commandement, aucune pression, et, à cet égard du moins, elle se montre à son tour en complet accord avec les nécessités de repos, devenues actuellement indispensables à notre enveloppe corporelle. Mais d'où peut provenir cette abstention? Elle nous paraîtrait, certes, fort naturelle; elle serait même obligée, si, pendant le sommeil, l'âme reposait à son tour. Mais il n'en est pas ainsi; nous savons qu'elle ne cesse pas d'être occupée, et le phénomène du rêve, quelle que puisse être la nature de celui-ci, est un témoignage irrécusable de l'activité animique pendant la nuit ; et parce que, dans cette période, l'âme voit sans

le secours des yeux, qu'elle entend sans le secours de l'oreille, qu'elle communique avec d'autres âmes sans le secours de la parole, comment ne pas croire que les portes ordinaires de ses relations avec le corps lui sont alors fermées, et qu'en même temps de nouvelles portes lui ont été ouvertes pour ses rayonnements actuels et pour ses perceptions? Comment, en conséquence, se refuser à admettre que, dans le passage de la veille au sommeil, la constitution de l'être humain, — sans se rompre toutefois, puisqu'elle reprend son œuvre au réveil, — doit recevoir de profondes modifications? Quelle est la nature et l'importance de ces modifications ?

Vous n'aurez, je crois, aucune répugnance à admettre qu'il existe des liens nécessaires entre l'âme et le corps. Il me semble impossible que ces deux êtres, qui sont tenus, l'un vis-à-vis de l'autre, à des devoirs réciproques impérieux, dont ils ne sauraient s'affranchir, dont l'accomplissement doit être le plus souvent instantané, que ces deux êtres, dis-je, ne soient pas intimement unis entre eux. S'il en était autrement, comment les actes par lesquels ces devoirs se réalisent pourraient-ils se produire au moment voulu, et surtout avec la rectitude d'exécution qui les caractérise ? Donnons à ces pensées l'appui de quelques explications puisées dans les faits.

L'âme, vous le savez, est chargée de pourvoir à tout ce qui concerne l'entretien du corps; c'est elle qui fournit à ce dernier sa nourriture, ses vêtements; car le corps ne peut, comme le fait la plante, ni se substanter par lui-même, ni se recouvrir d'une écorce protectrice contre les injures du temps. C'est l'âme, je le répète, qui lui en procure les moyens, en lui donnant les impulsions nécessaires pour chercher, transporter et préparer les substances utiles, en intervenant ainsi dans toutes les opérations qui intéressent l'entretien et la conservation du corps. A charge de revanche, l'âme, dans la situation qui lui est faite lorsqu'elle se trouve à l'état d'être humain, reçoit du corps les plus éminents services. C'est par lui que les perceptions du dehors lui parviennent, que ses pensées sont émises, que ses volontés s'accomplissent. Après ces diverses considérations, comment se refuser à admettre que la plus intime union, la plus entière solidarité, doit exister entre les deux parties matérielle et spirituelle de l'être humain.

Quelle est la nature de ces liens qui unissent l'âme au corps ? Quels sont les ressorts qui les font agir ? c'est ce que nos études, il faut bien en convenir, ne nous ont pas encore entièrement dévoilé. Toutefois, les recherches entreprises à ce sujet n'ont pas été infructueuses. Elles nous ont conduit à certaines appréciations que je considère comme très admissibles, qui ont les plus intimes rapports avec notre sujet et à l'exposition desquelles je vais procéder.

Si l'on veut bien tenir compte de ce qui se passe dans les diverses circonstances de la vie, on pourra facilement concevoir qu'il n'est pas nécessaire, sous peine de voir disparaître le type humain, que les liens qui unissent l'âme au corps éprouvent constamment le même degré de tension. Même dans les corps matériels, naturellement passifs, cette nécessité n'existe pas. Dans l'eau ordinaire, par exemple, la force qui fait adhérer les molécules

entre elles va sans cesse en diminuant, depuis la température zéro jusqu'à celle de 100 degrés, et cependant le type de l'état liquide se maintient dans tout cet intervalle. Plus se poursuivent les études sur la création, plus nous sommes conduits à reconnaître la vérité de ce principe d'harmonie générale, qu'en tout il faut ce qu'il faut, ni plus ni moins; le plus étant inutile, et le moins ne pouvant que nous donner l'idée d'une œuvre incomplète. Or l'hypothèse d'une tension uniforme, alors que les événements de la vie sont dépourvus à un degré très tranché de ce caractère d'uniformité, alors que tantôt ils sont d'une extrême gravité, et n'ont tantôt que la valeur d'un jeu d'enfant, cette hypothèse, dis-je, ne pourrait que répugner à notre raison. Pensez-vous que l'avocat qui, devant le tribunal de la justice humaine, a accepté la mission de sauver la tête d'un accusé, n'a pas sa pensée plus intimement, plus étroitement enchaînée à sa parole, que lorsque, au Cercle, il devise avec ses amis sur la pluie et le beau temps. Dans ce dernier cas, un mot jeté de travers n'a pas d'importance; à l'audience, il peut tout compromettre. Ne vous semble-t-il pas naturel, lorsque deux êtres, l'âme et le corps, sont unis l'un à l'autre avec la mission de coopérer à une œuvre et de se prêter de mutuels secours, qu'ils doivent se rapprocher d'autant plus étroitement et se prêter une aide d'autant plus grande que l'utilité de l'assistance se montre plus nécessaire; et que, d'un autre côté, le maintien toujours persistant d'une liaison trop exigeante pourrait créer de sérieuses entraves et nuire aux libres allures de leurs fonctionnements? Car il y a des moments où ces fonctionnements cessent de conserver la nature coopérative du travail fait en commun; quelques-uns restent concentrés dans une seule individualité, tantôt celle de l'âme, tantôt celle du corps: comme, par exemple, quand celui-ci digère, ou quand l'âme pense. Or, donc ces intervalles d'isolement les opérations qui s'exécutent, distinctes entre elles, et par leur nature et par les moyens mis en œuvre pour leur perpétration, doivent nécessairement entrer en possession d'une certaine dose d'indépendance, sans laquelle elles ne nous donneraient que des résultats fort incomplets.

Pendant le sommeil il est nécessaire que la liaison du corps et de l'âme ne s'opère qu'avec une très faible énergie; que les dépendances de l'un à l'autre soient, sinon anéanties dans leurs causes, du moins considérablement atténuées dans leurs conséquences, puisque, en réalité, le fonctionnement des actions réciproques cesse à peu près d'exister, et que chacune de nos parties constitutives vit séparément et uniquement de sa vie propre. Remarquons, d'ailleurs, que toutes deux y gagneront. D'une part, le corps pourra s'occuper avec plus de perfection du travail de réparation qui lui incombe et qui lui est imposé par sa nature matérielle; d'autre part, l'âme, moins enchaînée pendant le sommeil, moins assujettie par les organes du corps, n'étant pas obligée de subir la contrainte de ces organes, soit pour s'instruire, soit pour se manifester, pourra se livrer à des actes d'investigation plus intelligents, plus étendus, et qui le seront d'autant plus que les attaches avec le corps seront parvenues à un plus grand degré de relâchement. Est-ce que l'aéronaute, entraîné par le ballon qui cesse d'être captif, par ce ballon

qui, en vertu de sa constitution, a reçu la puissance de surmonter les entraves de la pesanteur, est-ce que l'aéronaute, dis-je, à mesure qu'il s'élève, ne découvre pas de vastes et de plus lointains horizons ?

(*A suivre*). F. VALLÈS.

Causerie sur l'idée de Dieu [1]

Mais, ne serait-ce pas ce nom de Dieu, qui semble s'imposer, et par cela même, déplaît à certaines lèvres, à certaines oreilles, à certaines plumes ? La raison en est que l'on en a abusé, mesusé depuis des milliers de siècles, en le mettant au service des pires causes. Ce nom formidable couvrit, comme étiquette, les choses les plus falsifiées; il excita les ambitions les plus effrénées, les plus malsaines; avec ce nom, synonyme de grandeur, de puissance infinie, de douceur, de paix, de suprême amour, on agita le brandon des plus terribles discordes ; il devint l'étendard des plus sanglantes persécutions. Dans cette revue même, constamment, — et souvent avec quelle maîtrise, — on nous démontre combien, depuis la genèse jusqu'à nos jours, il fut exploité par le despotisme sacerdotal.

C'est au nom de Dieu-Jéhovah que les Hébreux firent d'innombrables hécatombes d'animaux. C'est en se servant de ce nom adorable qui rendait le doux Jésus ivre d'amour, que les juifs le crucifièrent ; de même que c'est en l'invoquant que furent commises les horreurs de la *sainte* Inquisition, les massacres de la Saint-Barthélemy, des Vêpres siciliennes; les abominables forfaits des dragonnades, lors de la révocation de l'édit de Nantes — Oh, roi soleil, quelle éclipse sur ta gloire ! — C'est encore en le prononçant qu'avaient lieu ces atrocités dans les in-pace des couvents.

— Mais alors, m'objectera-t-on, puisque vous reconnaissez à Dieu tant de puissances, pourquoi permit-il jamais que son nom couvrît d'aussi grandes infamies ?

Ah ! pourquoi ? — Certes, d'un geste, il aurait pu pulvériser ces sombres coupables, faire rentrer dans la poussière ces orgueilleux superbes qui auraient porté atteinte à sa Majesté sacrée, si Dieu pouvait être compromis. Mais qui pourrait nier que tous ces odieux sanguinaires, n'ont pas servi, non la justice de Dieu, ce serait parler leur langage impie, mais à l'évolution de leurs victimes ? Qui soutiendra qu'ils n'étaient pas les instruments de justes représailles ? C'est un fait acquis, que Dieu se sert du mal pour faire éclore le bien.

Dans le jardin de Gethsémani, lorsque la horde des soldats vint pour arrêter Jésus, un de ses disciples, sortant une des deux épées trouvées dans le Cénacle lors du dernier repas pris avec le Maître, celui de la Cène, blessa à l'oreille un des gens du grand-prêtre, un nommé Malchus; mais Jésus lui dit : remettez votre épée dans le fourreau, *car tous ceux qui se serviront de*

(1) Voir le numéro d'avril.

l'épée, périront par l'épée. — Celà ne voulait-il pas vraisemblablement dire, que chacun devra porter la peine de ses actes?

Or, il est posé en principe, — et c'est la conviction intime de la plupart des spirites ou spiritualistes, — qu'en nous réincarnant nous devons expier, par un châtiment similaire, les torts commis dans nos vies précédentes; c'est là l'enfer, et combien logique celui-là ! De par nos efforts, notre volonté, nous nous relevons bien plus haut que nous n'étions placés avant notre chute!

Qui déniera que les pauvres persécutés des moines fanatiques n'ont pu être jadis ces cruels Aztèques qui immolaient tant d'innombrables victimes en holocaustes à leurs dieux farouches! Ou bien ces Romains frivoles qui s'en allaient en parties de plaisir voir jeter les chrétiens aux bêtes féroces, moins cruelles qu'eux-mêmes ; qui assistaient en riant à leurs tortures, et demandaient à cris retentissants leur mort?

Ou, plus près de nous, qui assurera que ces forcenés inquisiteurs ne se sont pas retrouvés parmi ces malheureux camisards traqués jusque dans les cavernes des Cévennes?

— Serait-il admissible, me direz-vous, que de forcenés défenseurs de leurs dogmes devinssent, plus tard, ces rigides partisans de la liberté de conscience! — Encore une fois, qu'y a-t-il d'impossible à Dieu pour faire progresser l'homme dans le chemin de ses évolutions successives? Pourquoi le loup ne deviendrait-il pas agneau à son tour, quand, repentant, sonne pour lui l'heure de s'affranchir d'un passé abhorré, en payant sa coulpe?

— Cependant, poursuivrez-vous, si le mot impossible cesse d'exister quand il s'agit de Dieu, pourra-t-il jamais faire que deux et deux, par exemple, fassent cinq?

— Naturellement non, car comme il est le principe de la sagesse, il ne peut vouloir aucune chose déraisonnable.

— Peut être, continuerez-vous, dites-vous vrai ; mais vous nous concéderez qu'il est enfantin de penser que Dieu, qui a à gouverner des mondes, daigne s'intéresser à chacun de nous en particulier?

Si Dieu est notre créateur, il ne peut pas se désintéresser de nous : Quel est l'inventeur qui abandonne sa création? Certes, pour les actes puérils de la vie, je partage absolument votre opinion; mais dans ceux qui concernent notre amélioration, notre bonheur spirituel, pourquoi ne le ferait-il pas? cela ne pourrait être insouciance, car son infini amour en recevrait un amoindrissement; serait-ce parce que nous sommes trop nombreux, que sa tendresse ne pourrait se poser sur chacun de nous en particulier? — Est-ce qu'un père chargé d'une très nombreuse famille — cela se voit encore quelquefois de nos jours, même dans notre belle France, — est-ce que malgré ses préoccupations, ses soucis souvent incessants pour le pain quo-

tidien, il échappe quelque chose à ce père, quand il s'agit des besoins, de l'avenir, du bien-être de ses enfants? Confond-il l'un avec l'autre? et sa tendresse n'est-elle pas aussi active, aussi ingénieuse, ne s'étend-elle pas avec la même impartialité, sans aveuglement, du plus petit au berceau, à celui qui a déjà âge d'homme? Souffrir pour chacun d'eux, n'est-il pas encore pour lui du bonheur; et quand, hélas, il lui arrive de souffrir par eux, si son cœur en est déchiré, sa tendresse subit-elle la moindre atteinte?

Et nous voudrions que Dieu, notre Père à tous, le principe de l'amour même, dédaigne ou ne puisse faire pour nous ce que fait tous les jours le père terrestre pour les enfants qu'il a confiés à sa sollicitude?

— Mais alors, me répondra-t-on, pourquoi, s'il s'occupe de chacun de nous, s'il nous aime, reste-t-il si souvent sourd à nos prières?

— Ignorant de notre destinée, il nous arrive le plus ordinairement de nous faire une fausse interprétation de ce que nous croyons être notre bonheur; en cela, nous imitons l'enfant qui désire de toutes les forces tendues de sa volonté, des choses que son père lui refuse, parce que, sage, il sait qu'elles lui seront préjudiciables, même peut-être dangereuses!

Maintenant il est bien certain, et tous les jours nous en avons des preuves nouvelles, que Dieu s'entoure de nombreux coadjuteurs, pour faire marcher l'œuvre de la création.

Il y a loin du ciel des spirites avec celui tout de convention que nous montrent les religions où l'on adore Dieu en chantant éternellement ses louanges! Etant enfant, déjà ma petite âme, et comme malgré elle, commençait à discuter, à vouloir s'orienter vers la lumière, comme d'instinct la fleur se tourne vers le soleil, et il m'arrivait de plaindre Dieu obligé, de par sa gloire, à un Hosannah perpétuel, et je me surprenais à prendre les élus en pitié, d'être condamnés, pour prix de tout une vie de renoncement, à une récompense aussi monotone et que je trouvais même parfaitement insupportable.

Dans l'au-delà, bien plus qu'ici-bas, l'activité doit régner dans toutes les sphères. Il doit y avoir *comme* de gigantesques usines où ouvriers, contremaîtres et directeurs se partagent la tâche selon leurs aptitudes et leur avancement; nombreux sont les *Jim* de M. Dawbarn qui assistent les pauvres chauffeurs d'ici-bas pour faire marcher leur misérable chaudière! Cela ne prouve pas que Dieu se désintéresse de nous et qu'il soit heureux de passer la corvée à des sous-œuvres; mais c'est pour lui un moyen de resserrer plus étroitement le lien d'amour qui unit nos frères de l'au-delà aux pauvres terriens. — Tu as excellé, sur terre, dans tel ou tel travail, dit-il à *Jim*, eh bien, continue selon tes moyens à protéger ceux de tes frères dans la chair, qui t'en prieront.

— Maintenant, avant de terminer cette longue dissertation, permettez-moi d'essayer de répondre encore à un argument :

On nous démontre que la matière se transformant en énergie, nous pouvons envisager le monde se composant de deux principes éternels : Dieu, ou l'esprit infini, et la matière, et l'on ajoute :

« — Ne font-ils qu'un ou deux ? — S'ils ne font qu'un, Dieu n'est pas « immatériel ; s'ils sont deux choses distinctes qui ne peuvent se résoudre « l'une dans l'autre, Dieu est limité par la matière ; il n'est donc pas infini. « Il n'est donc pas Dieu ».

Je ne suis malheureusement pas grand clerc, et ne puis répondre à cette assertion qu'en appelant à mon aide mon humble bon sens. Pour nos éminents lecteurs, point n'est besoin de ma démonstration, leur vaste érudition, leur haute intelligence leur font résoudre la question d'une manière claire et positive autant que prompte ; mais je m'adresse aux modestes penseurs qui, comme moi, s'efforcent à trouver une parcelle de lumière, un rayon de vérité divine, au milieu des ténèbres de la vie : L'énergie, en tant que principe, n'est que principe dérivé ; il est certain qu'il prend sa source en Dieu, principe causal de toutes choses ; l'énergie est une force puissante ; elle est de toute éternité, comme la matière, comme Dieu, parce que, je le répète encore, toutes deux dérivent de lui, c'est plus qu'une vérité, c'est un axiome que nul ne doit songer à discuter. Cependant, on ne peut faire que le pouvoir de l'énergie, qu'aucune force ne saurait égaler, parce qu'il est le principe même de la force, soit une intelligence. Or, comment supposer que cette énergie, principe inconscient, puisse régir le monde ? Ne rencontrerions-nous pas que chaos, si une Toute puissante intelligence ne régnait sur lui ? — Un homme doué de la plus robuste énergie s'il n'a l'art de s'en servir, de l'assouplir à ses besoins, de la tendre vers un but sagement déterminé et mûri d'avance, il ne fera que sottises ; au contraire, s'il sait bien la diriger, il peut, avec elle, remuer tout un monde.

Or, ne voyons-nous pas régner la plus incommensurable sagesse dans l'œuvre de la création ; n'en constatons-nous pas les plus magnifiques harmonies ? Regardons seulement l'admirable ordonnance des Cycles ; ont-ils jamais rompu leurs mouvements périodiques ? — En considérant les splendeurs de l'univers, peut-on ne réduire Dieu qu'à l'état de simple incidence ? — Mais, l'atome, de qui tient-il son énergie, son intelligence ? — Non, ce n'est pas à la totalité des atômes, que l'homme essaie de rendre un culte, mais à la force toute-puissante qui leur donne cette énergie, ou, plutôt, où ils la puisent.

— Nier Dieu, parce que notre faible intelligence ne peut le comprendre, nous conduit, pour être conséquent avec nous-même, à la négation de tout ce qui ne tombe pas sous le domaine de nos sens. — Nombreux sont les

Saint-Thomas qui ne veulent reconnaître que ce qu'ils voient et touchent ; mais ceux-ci ne sont pas dangereux ; ils ne demanderaient même pas mieux que de croire, s'ils touchaient, s'ils voyaient ; les plus irréductibles sont les négateurs de parti pris : impossible de raisonner avec ceux-là ; ils ne recherchent aucun examen, n'admettent aucune objection et, gourmés, du haut de leur sotte insignifiance, ils se dérobent à toute explication avec un air satisfait d'eux-mêmes qui donne envie de leur rire au nez. Mais les plus nuisibles sont ceux qui voulant se donner de l'importance, se retranchent derrière la science officielle et, avec elle, plaisantent sur tout ce qu'ils ignorent et nient *a priori* ce que les savants de sous les coupoles ne peuvent admettre ou ne *veulent* pas sanctionner parce que cela pourrait amoindrir, et de pas mal, leur bagage scientifique. — Mais enfin, tous ces incrédules, de bonne ou mauvaise foi, ne forment pas une considérable majorité ; légions ont été et sont encore les hommes de génie, les conquérants, les vrais savants de toutes écoles dans les deux parties du monde qui, comme l'homme de l'âge du *briquet*, ont cru et croient à Dieu, à son omniscience infinie, à son amour.

— Oh ! n'éloignons pas systématiquement ce nom — formidable et doux, — comme a dit le poète ! N'est-ce pas le premier que, sur les genoux bénis de notre mère, notre lèvre enfantine balbutia ! et bien plus tard, ne fût-il pas le dernier que, dans un suprême appel à la miséricorde divine, la bouche expirante de cette mère adorée prononça avant de retourner à lui !

— Nous ne le voyons pas, nous ne le verrons jamais, peut-être ; qu'importe si, après nos longues évolutions, parvenant enfin à le comprendre, nous nous identifions avec lui !

Ne le sentons-nous pas déjà au fond de notre cœur, quand nous sommes contents de nous, après une action généreuse où nous avons donné beaucoup de nous-mêmes à autrui ? Ne communions-nous pas déjà avec lui ?

— Enfin, que nous le voulions ou non, nous sommes sur le plan divin ; si nous le nions momentanément, nous y viendrons plus tard : Dieu deviendra notre chose, notre bien, notre idéal surtout ; idéal de beauté, de bonté, de puissance, de gloire et d'amour ; et un jour, nous finirons tous par le glorifier en Esprit et en vérité.

En attendant cette heure bénie, demeurons, nous spirites, étroitement unis ; s'il se rencontre des divergences dans notre manière de concevoir, pensons que du choc des idées jaillit la lumière. Nous sommes aujourd'hui dans le vrai, sur un point ; peut-être que demain, sur un autre, nous serons dans le faux : nous arrivons à un tournant de chemin où il y a de grandes luttes ; je ne connais rien de plus noble que cet état des âmes assoiffées de lumière ; malgré des tâtonnements, des échecs renouvelés, restons sur la brèche ; tenons, d'une main plus ferme, le bras plus élevé, notre drapeau afin qu'il finisse par s'imposer à tous les regards : qui sait si notre rêve d'hier,

notre utopie d'aujourd'hui, n'est pas l'étoffe avec laquelle sera faite la vérité de demain !

Au bout du chemin, non la culbute, comme voudraient le faire croire les matérialistes, mais la victoire, la victoire éclatante, la victoire assurée ! Ce sera grâce à ce Phare lumineux qu'est le spiritisme, que nous parviendrons à la remporter. En avant donc, et que notre cri de ralliement soit — *sempre piu alta* !

— Me voici arrivée à la fin de cette causerie qui me tenait au cœur; vous n'aurez pas été sans trouver, amis, qu'encore une fois je ne fis que répéter — et avec quelle faiblesse, hélas — les arguments qu'avec tant d'éloquence nos maîtres avaient reproduits avant moi. A cela, je répondrai: que fait-on, quand on veut enfoncer un long clou dans un mur très épais et très dur? Je ne connais qu'un moyen, multiplier les coups de marteau. Il y a des idées qui sont comme les clous dans certains murs; il faut non seulement frapper fort, mais longtemps pour les enfoncer. Il est douloureux que l'idée de Dieu soit une des plus difficiles à faire pénétrer. — Quoi qu'il en soit, je remercie de leur peine ceux de nos chers lecteurs qui, malgré les longueurs de cet article, ont eu le courage de me suivre jusqu'au bout; la seule concession que je réclame de leur bienveillance, c'est de me concéder l'amour de mon sujet; ce qui m'a fait davantage déplorer mon insuffisance – j'aurais été si heureuse de le faire partager.

DIANE MAREST.

L'INSPIRATION

III

Au XVI[e] siècle vivait en France le curé François Rabelais (1483-1553) qu'on nommait « le joyeux curé de Meudon », à cause de son humeur si gaie et si bouffonne, célèbre écrivain, auteur de l'œuvre *Gargantua et Pantagruel*, un roman satyrique, rempli d'allusions, de folies et d'extravagances. Dans cet ouvrage, qui parut en 1530, Rabelais parle par inspiration des « plateformes roulantes, qui mènent le passant à destination sans effort. » Or, cela peut se rapporter aux trottoirs roulants, qui, comme on sait, furent une des attractions de la dernière exposition universelle de Paris. On avait, bien avant Rabelais, appelé les rivières « des chemins qui marchent », mais la première idée des trottoirs roulants est dans l'œuvre de Rabelais *Gargantua et Pantagruel*, livre cinquième.

Rabelais, dans cet ouvrage, en parlant des îles des Odes, dépeint Pantagruel et ses gais mariniers dans cette contrée plaisante, où les routes voyagent d'elles-mêmes. On ne demande plus son chemin, mais on s'enquiert de la destination de la route, tout comme celui qui prend passage sur le Rhône à Lyon à destination de Tarascon ou d'Avignon.

Le célèbre humoriste Mark Froain avait, dans une fantaisie analogue, pris un billet à bon marché pour la descente d'un glacier en Suisse, mais au taux de la vitesse, réellement vérifiée depuis, il aurait fallu une certaine patience. En attendant le chemin roulant gagne du terrain. Et, comme on le voit, Rabelais, par inspiration, sans doute, l'a prévu au XVI[e] siècle.

J'ai déjà dit, dans mon précédent article, que Roger Bacon, l'étudiant en science, avant la période scientifique, avait prédit les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les automobiles; j'ajouterai seulement, que ces prédictions le firent en son temps regarder comme un moine, qui, par l'excès de travail, avait perdu la raison; mais nous voyons aujourd'hui que Roger Bacon, *Doctor Admirabilis* comme on l'appelait au moyen âge, n'était pas fou du tout en parlant de ces choses, qu'il était tout simplement inspiré, car tout ce qu'il avait prédit au XII[e] siècle, aujourd'hui se trouve accompli.

Lord *François Bacon* (1561-1626), illustre philosophe anglais, qui est considéré comme le père de la philosophie expérimentale et auteur de plusieurs ouvrages remarquables, notamment de *Novum Organum*, *Historia vitae et mortis*, *Atlantis nova*, *De dignitate et augmentis scientiarum*, etc., dans son ouvrage *Atlantis nova*, publié en 1615, prédit, par inspiration, les bateaux sous-marins, qui, ces derniers temps seulement, furent inventés.

Le marquis de Wincester publia, en 1695, *Century of Invention*, où la machine à calculer antidate la meilleure invention de *Babbaye* et voisine avec les fusils à tir rapide, les revolvers, les bateaux cuirassés, les torpilles, les obus à dynamite.

Encore plus tôt, en 1626, le poète William Drummond, surnommé le *Pétrarque écossais*, auteur de poésies élégiaques, obtint des brevets accompagnés de descriptions précises pour un armement militaire et naval à la hauteur de perfectionnements du dernier bateau. Or, le poète William Drummond écrivait, sans aucun doute, sous l'inspiration.

On peut encore citer, ici, que Newton fut devancé par Shakespeare, qui, un siècle avant lui, parlait par inspiration de la gravitation universelle, dans son ouvrage *Troïlus et Cressida*, qu'il publia en 1602.

Le Hollandais Lœvenhoeck découvrit les organismes infiniment petits : ses « infusoria » étaient les proches parents des bactéries. Lœvenkoeck avait prédit que : viendra le temps où on reconnaîtra que beaucoup de maladies ont leur origine dans ces microorganismes, qui causent des ravages. Leur rapport avec les maladies infectieuses a été découvert ces derniers temps par le savant investigateur Pasteur et chacun lui en rapporte légitimement la gloire, cependant Lœwenhoeck l'avait prévu par inspiration.

La majorité des gens ne prennent pas le souci de reconnaître qu'ils peuvent être inspirés, préférant attribuer tout ce qu'ils font à leurs propres efforts individuels ou à leur mérite ; mais les grands génies du monde ont toujours été dirigés par des forces supérieures et invisibles, ou, en d'autres termes, par des Esprits, et fournissent des preuves indiscutables de l'existence et de la puissance de Dieu.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE VESTIAIRE DES MORTS

Il est hors de doute que lorsque l'homme, préparé par une dématérialisation prématurée, se présentera au *Débarcadère de la vie matérielle*, il n'aura aucun effort à faire pour se débarrasser de son Manteau Charnel (le corps) puisque (comme je viens de vous le dire) il le tient sur son bras et que ce n'est plus qu'un objet indépendant de lui, un objet devenu inutile au moment de sa désincarnation.

L'Esprit, en ce cas, n'aura qu'à le laisser aux confins de la planète terrestre, c'est-à-dire au *Vestiaire des Morts*, *à ce vestiaire* où tant de pauvres diables, encore soumis à la douleur que leur impose la dure attache de leur manteau charnel, ne peuvent, malgré leurs efforts, s'en débarrasser sans se déchirer jusqu'au sang; sans rouvrir les plaies béantes de leur courant passionnel, sans crier de la douleur cuisante que leur font endurer les pointes adhérentes à ce manteau, en remuant la gangrène de leurs vices (cette sorte d'agonie se prolongeant quelquefois bien au-delà de la tombe et n'étant que la suite de celle qu'ils ont commencé sur leur lit de douleur).

Il faut, mes amis, voir comme moi ce qu'est ce *Vestiaire des Morts*, pour vouloir se dématérialiser à l'avance dans ses stages terrestres. Oui, il faut, dis-je, entendre ces cris d'appel impuissants, ces crises passionnelles brûlantes et inextinguibles; ces voix qui grondent de tous les vents infernaux des basses couches de l'Ether pour comprendre la nécessité de se conformer aux sages théories des Esprits; de ces bons amis qui, *eux*, voudraient vous voir avec votre manteau charnel n'attenant plus à vos fibres périspritales, mais sur votre bras, entendez-vous, c'est-à-dire complètement détaché de votre Etre.

Cette terreur que nous avons du vestiaire d'outre-tombe où sont accumulées toutes les douleurs humaines causées par les attaques du manteau charnel (le corps) quand il ne peut se détacher de ses victimes, vous explique nos appels fraternels comme nos conventions et nos réserves au sujet de tout ce que nous voyons ou apprenons ici.

Croyez-vous que ce soit pour vous distraire que nous vous disons toutes ces choses? Ah! si vous ne les prenez pas au sérieux, si vous ne commencez pas à vous déshabiller ici bas, vous pourriez bien le regretter!... Car nous ne pouvons, *nous*, prendre vos charges, vos sujétions; autrement il y a longtemps que nous vous en aurions débarrassés. Nous préférerions, en effet avoir la souffrance pour nous, plutôt que de la voir toujours aux mêmes qui, en leur retour à la vie spirituelle, arrivent au *Vestiaire des Morts* avec de pareilles lourdeurs dues aux clous de leur manteau charnel.

Nous, vos frères Esprits plus élevés, ne serions pas longs, croyez-le, à briser vos chaînes si nous pouvions nous revêtir de vos charges!... car nous avons senti la chaleur des hauts foyers; nous avons joui de ces vues ensoleillées.... oui, nous préférerions endurer mille supplices, plus cruels

encore que ceux que vous impose la chair, plutôt que de vous voir rester là où vous êtes.

Donc, vous le voyez, la douleur qui vous tenaille, sous les lourdeurs de la chair, n'est pas aussi difficile à guérir que vous le croyez si vous voulez faire violence à vos passions et savoir que le *Bien* après la douleur soufferte, épuisée, vous sera large, immense.... *Un prévenu en vaut deux, dit-on.*

Que la foi spirite vous imprègne donc de ces vérités et qu'elle vous donne toutes les qualités, toutes les forces nécessaires à l'exultation de votre âme vers ces hauts foyers où nous sommes et desquels nous vous aiderons à vous débarrasser des passions qui lancinent vos chairs et vous empêchent d'abandonner librement ce manteau inquisiteur et despote, votre corps.

Cédez, cédez à nos sollicitations, à nos voix, à tous les cris d'appel de nos cœurs fraternels et souvenez-vous que l'âme est toujours assez forte pour briser ses liens charnels, quand *elle le veut* et le demande dans ses prières à l'Ame Universelle des Mondes.

Médium : Mme Potier UN GUIDE

Le sachet rose

Sous cet aimable titre, en un coquet petit in-18, sorti des presses de l'Editeur Arrault, M. Horace Hennion, connu déjà par des poèmes dramatiques joués avec succès à Poitiers et à Tours: *Soir d'hiver*, débordant des plus généreux sentiments d'altruisme social; *Soir d'été*, tout pantelant de patriotisme, suivant l'expression du grand Félibre Mistral; *la Messagère de deuil*, appel vibrant en faveur des sinistrés de la Martinique, vient de publier un choix, soigneusement revu, des poésies de sa jeunesse.

Ce recueil se recommande par une rare variété d'inspiration. La première partie, consacrée à *la Fiancée*, contient, de l'avis d'un juge compétent, M. Paul Bourget, de l'Académie française, des morceaux, *le Conte bleu*, *la Dormeuse*, *les Mois*, d'une exquise sensibilité exprimée en de bien jolis vers. Je citerai seulement, comme preuve de la justesse de ce jugement, un quatrain adressé, en cadeau de fiançailles, le 16 août 1898, *A celle qui demain sera ma femme*:

La nuit, quand je vous vois, étoiles, luire aux cieux,
Alors je pense à ses beaux yeux...
Le jour, quand je la vois lever ses chastes voiles,
Alors je pense à vous, étoiles!

Dans la deuxième partie, intitulée: *Flûtes et Luths*, comme dans la troisième: *Fantastiques et Macabres*, le poète tour à tour nous charme, nous amuse, nous étonne, nous éblouit par la richesse de ses rimes, la diversité de ses rythmes, l'harmonie musicale de sa phrase, en un mot par sa virtuosité. Il s'y montre maître de son instrument et en connaît à fond toutes les ressources. Il se joue avec une parfaite aisance des plus grandes difficultés de

l'art des vers, car il n'est pas de ceux qui, comme l'a dit M. Catulle Mendès, veulent le mettre à la portée des paresseux et des maladroits, la *Nouvelle ballade à la lune*, sur le même rythme que celle de Musset et qui se laisse lire après elle; *le Bal macabre* dédié au maître Saint-Saëns; *l'Horloge de l'Eternité*; *la Nuit des fantômes*; *l'Hermétique*, justifient amplement cette opinion; mais à côté de ces airs de bravoure, qui n'ont tout leur prix que pour les dilettantes et curieux de rythmes et de rimes, les lecteurs goûteront pour la hauteur, la noblesse ou la grâce de la pensée et de la forme, les *Noces Céleste*; *Tristitia Lætitia*; *la Céleste Filandière*; les odes à *la Musique* et *pour l'Œuvre des prisonniers libérés*; *la Ballade de la Misère*; *Que l'architecture est un art hiératique*; *l'Or de l'abîme*. De la pièce sur l'architecture, donnons ici quelques fragments. Elle débute ainsi.

... Méditant sur Celui dont la main fit ce monde
Et ces cieux étoilés où son tonnerre gronde,
L'Homme pour l'apaiser et pour lui faire honneur
Dressa le monolithe. Et le nom du Seigneur
Put ainsi s'épeler dans ce mot d'une lettre;
Mais, bientôt, voulant mieux honorer le Grand Être,
L'homme superposa le granit au granit :
Des rocs furent tournés, les uns vers le zénith,
D'autres vers l'horizon; des syllabes, des phrases
Se formèrent alors; et dans les plaines rases
S'alignèrent menhirs et cromlechs et dolmens.
Puis, sur leurs flancs les fleurs répandant leurs pollens
Et l'Avril les couvrant d'une fraîche parure,
Naïf mitateur, l'Homme par la sculpture
Veut fixer pour toujours ces frêles ornements.
Il taille des piliers, construit des bâtiments;
Enfin sa main écrit ces livres granitiques,
Seuls témoins survivants de ces âges antiques..

M. Horace Hennion est un de ces poètes dont on peut dire qu'ils sentent, aiment et souffrent plus que les autres hommes. Toutes les voix de la nature chantent en lui. Le rythme de la vie universelle règle la cadence de ses vers; ses poèmes délicats font couler, au fond des âmes, l'ivresse des couleurs, des formes, des parfums. A ses heures le poète devient philosophe. Les lecteurs de la Revue liront sans doute avec plaisir la poésie empreinte d'un spiritualisme élevé que le sympathique auteur du *Sachet rose* a eu l'aimable pensée de me dédier. Ils me sauront gré de la leur avoir communiquée.

LEON DENIS.

L'IMMORTALITÉ

NOCTURNE

A Léon Denis.

Au nid rentrent les hirondelles;
Dans le bois s'attardent des vols
De palombes, de tourterelles;
Déjà chantent les rossignols;

La brume enlinceule la terre ;
A l'occident le soleil luit
D'un éclat mourant : un mystère
Funèbre tombe avec la nuit.

Bientôt, de moins en moins nombreuses,
Les voix, dans les taillis épais,
Cessent leurs chansons amoureuses ;
Bientôt tout va dormir en paix.

La lune, en forme de faucille,
Dans les champs du ciel apparaît ;
Comme à travers une résille,
Sa lueur court dans la forêt !...

— O toi, dont la marche éternelle
Suit son même cours dans le ciel,
Ta course certaine tend-elle
Vers un but ? Sais-tu vers lequel ?

Tu ne l'ignores pas sans doute ;
Comme toute l'humanité,
Hélas ! moi, je poursuis ma route,
Sans guide, en pleine obscurité.

Toi qu'un destin tient asservie
A la plus immuable loi,
A quoi doit aboutir ma vie ?
Oh ! si tu le sais, dis-le-moi !

Tu disparais pour reparaître ;
Reparaîtrai-je comme toi ?
Ne mourrai-je que pour renaître
Oh ! si tu le sais, dis-le-moi !

O lune pure, ô blanche lune,
A toi, comme à l'humanité,
Ne pourrait-elle être commune,
La loi de l'immortalité ?

Encore n'es-tu que matière ;
Et l'homme est âme autant que corps :
L'âme meurt-elle tout entière,
Lorsque ses organes sont morts ?

Quand notre corps se désagrège,
Pas un atome ne périt :
Ah ! comment donc alors croirais-je
Possible la mort de l'esprit ?

A détruire un grain de poussière
La Mort est impuissante. — Eh bien !
Ne pouvant rien sur la matière,
La Mort sur l'âme ne peut rien !

HORACE HENNION.

UNE PRÉDICTION DU Dr MUEHLENBRUCH RÉALISÉE

Encore une prédiction du Dr Max Muehlenbruch, célèbre médium voyant de Oakland en Californie, que les lecteurs de la « Revue Spirite » connaissent déjà par mes nombreux articles sur sa remarquable médiumnité, publiés dans ladite revue en 1899, 1900, 1901 et 1902, vient de se réaliser le 29 mai dernier.

Au mois de janvier de cette année le Dr Muehlenbruch publia une nouvelle brochure : « Dr Max's Muehlenbruch's sixth edition of prophecies », très répandue dans les Etats-Unis. A la page 38 de cette brochure se trouve ce qui suit :

Prophecies concerning the United States of America

These prophecies were written July 1900.

« Kanzas, Arkanzas, Missouri, Nebraska, and Iowa will suffer in many ways through electrical storms, drought and different insects, for 1902 and 1903. Thereafter we see brighter conditions for these mentioned states for some times to come... »

Dans le journal « Gazeta Polska » se trouve la dépêche suivante :

New-York le 31 mai (par dépêche).

« Dans le Kanzas, Arkanzas, Missouri, Nebraska et une partie de Iowa les orages et pluies torrentielles ont causé de terribles dégâts. Les détails de ce désastre ne sont pas encore exactement connus, mais on parle de 45.000 personnes sans abri et de 2.000 personnes qui périrent dans les flots ou sous les décombres des maisons écroulées. La plus terrible catastrophe a eu lieu à North-Topeka (Arkanzas), ville bien connue pour son commerce et son industrie. La rivière Kanzas, qui traverse la ville, a débordé ; 7.000 personnes ont pu se sauver, 250 périrent dans les flots. Dans les quartiers non inondés de la ville, on ne sait comment, l'incendie se déclara ; ce qui augmenta la panique.

La ville Kanzas-City est à moitié détruite par l'inondation. Beaucoup d'habitants périrent dans les flots et sous les décombres des maisons écroulées. Une centaine d'habitants se réfugia sur le pont du chemin de fer « Union-Pacific R. W. », qui ne put résister à la force des flots et s'écroula. Toutes les personnes qui s'y trouvaient périrent. On compte à Kanzas-City 300 morts, parmi lesquels 50 sujets belges, et un grand nombre de blessés. A Missouri et Iowa les chemins de fer, les ponts et les récoltes sont détruits. Les dégâts sont énormes. »

JOSEPH DE KRONHELM.

ALLIANCE SPIRITE UNIVERSELLE

Nous lisons dans la *Paix Universelle* (Lyon).

En fondant l'Alliance Spirite Universelle, moyennant un droit d'entrée d'un franc par personne, et sans cotisation, j'espérais que les spirites s'empresseraient d'adhérer à cette fondation peu coûteuse et que cinquante mille membres donneraient, la première année, 50.000 francs à la propagande par le fait.

Il n'en a rien été.

On a discuté, objecté et peu adhéré.

Merci aux adhérents ; sans rancune pour les autres. L'Alliance Spirite Universelle vivra quand même.

Lorsqu'elle n'aura pas de pain, elle ne mangera pas... Seulement elle se débaptise.

Il est absurde de s'appeler Alliance Spirite Universelle, quand on n'est que quelques-uns.

Nous nous appelons désormais... la Salle d'Attente.

Je vais vous dire tont de suite ce que nous attendons.

Nous attendons un monsieur ou une dame qui voudra bien s'intéresser assez à la question spirite pour donner la forte somme, la très forte somme, la somme colossale.

Y aura-t-il, de par le monde, un être qui comprendra que la Société de demain est toute entière dans l'Évangile et que l'Évangile contient le Spiritisme et le Magnétisme dans les termes et dans les faits les plus formels?

Si oui, il est temps de répandre la bonne nouvelle.

En France, on ignore totalement le Spiritisme.

Il nous faudrait le quotidien à un sou. Somme demandée : 500.000 francs.

Toutefois j'aimerais mieux convertir à la cause spirite un homme comme Berthelot que deux cent mille inconnus. Pourquoi ? Parce que la conviction des deux cent mille ne convaincrait pas Berthelot, tandis que la conviction de Berthelot convaincrait les deux cent mille... et plus ! Crookes a fait un million de spirites et il n'est pas spirite ! (Zuze un peu, mon bon, s'il l'était!)

C'est donc là qu'il faut viser : convertir le savant célèbre. Quel est le moyen d'y arriver? Il n'y en a qu'un : le fait. Appelez vos meilleurs médiums à Paris, mettez-les en présence de commissions composées de savants et vous créez autour du spiritisme une publicité immense.

Le monde entier n'a-t-il pas les yeux fixés sur Paris ?

Les grands journaux de l'univers n'y ont-ils pas leurs correspondants ? Somme demandée : 50.000 francs. C'est pour rien !

La France est positiviste, le spiritisme l'est aussi. Ces deux positivismes doivent arriver à s'entendre.

Spiritualisme, spiritisme, magnétisme sont les trois premières marches d'un escalier qui ne s'arrête pas plus que l'échelle de Jacob.

L'œuvre dite chrétienne a pris fin.

L'œuvre matérialiste n'est pas viable.

La parole est à la science spirite.

La victoire définitive est certaine. Elle est prochaine, si un millionnaire vient à nous, les mains pleines. L'argent est le véhicule de l'idée.

Puissent les Esprits, qui travaillent activement au progrès humain, donner à notre génération la joie de voir le drapeau spirite flotter victorieusement sur l'Académie des Sciences.

ALBIN VALABREGUE.
Chemin Sautter, 10, à Genève.

RHEA L'ONDINE

(*Suite*)

Deux mois après ses bains quotidiens dans le Rhin, Noëma, ivre de joie, m'annonça qu'elle serait mère. Je partageais son ivresse ; nous ne cessions même de parler et de nous occuper du petit ange que nous attendions.

Ma femme avait une grossesse exempte des désagréments ordinaires ; sa santé n'avait jamais été aussi florissante ; il ne se passait pas de jours où elle n'allât s'asseoir quelques instants aux bords du fleuve, et quand je pêchais à la ligne (ce qui m'arrivait souvent) ; Noëma apportait son ouvrage et s'installait auprès de moi, de longues heures, me racontant les légendes des Ondins, Nixes et Ondines, qu'elle connaissait toutes, sur le bout du doigt, ce dont je ne m'étais pas douté jusque là. Ensuite ma femme ne s'éloignait jamais du fleuve, sans y jeter une fleur, ou une branche de verdure en murmurant des paroles inintelligibles pour moi, celles sans doute que lui avait enseignées la mendiante et elle terminait ses sortes d'*Incantations*, en envoyant avec la main un baiser au courant rapide.

Je riais intérieurement de ce petit manège, qui n'avait pas lieu d'exciter ma jalousie.

Le jour attendu avec tant d'impatience arriva enfin ; tout était prêt pour recevoir l'enfant. Ce fut au premier rayon de l'Aurore que Rhéa jeta son premier vagissement en ce monde. La délivrance avait été prompte. Noëma se rétablit en peu de jours. Elle était une bonne nourrice et notre fillette prospérait à vue d'œil. Le Paradis était descendu avec elle dans notre maison !

Ma femme m'avait, depuis la naissance de l'enfant, confié le secret qui, m'assurait-elle, l'avait rendue mère. La mendiante devait être une fée sans doute ; elle le croyait du moins, car elle lui avait appris certaines paroles qui, prononcées durant quarante jours dès l'aube, en se baignant dans le Rhin, mettait une femme en rapport amicaux avec les Esprits dits *Ondins* et qu'alors l'un d'eux pénétrait de son essence le corps de la femme ; en sorte que celle-ci parvenait à animer un germe humain qui, sans ce concours, ne serait pas arrivé à former un embryon !...

Je hochais la tête avec incrédulité au récit fabuleux de ma femme ; mais elle se fâcha, c'était la première fois depuis notre mariage ! Aussi nous ne revînmes jamais plus sur ce sujet de conversation !

Notre Rhéa, blonde et mignonne, pouvait bien donner en effet l'illusion d'une petite Ondine. Ce qui ne laissa pas de m'étonner quelque peu, ce fût l'attraction que le Rhin exerçait sur le bébé encore au sein maternel ; l'enfant agitait tout son petit corps, le projetant en avant comme pour s'élancer à l'eau ; souventes fois ; le seul moyen d'arrêter ses pleurs, c'était de l'emporter en courant sur les bords du fleuve.

Ma femme triomphait alors, elle faisait semblant de lancer Rhéa dans l'eau, aussitôt l'enfant éclatait de rire et se mettait à gazouiller, je ne sais quoi de joyeux.

Dès que la petite Rhéa commença à marcher, sa mère lui fit essayer ses premiers pas sur le gazon de la berge, où je plaçais mes lignes. Un jour, je ne sais comment cela se fit, Rhéa échappa à sa mère et glissa dans le Rhin. Noëma la suivit ; elle ne savait pas nager et pour atteindre le bébé, elle s'avança trop loin. Je me précipitais après elle et fut assez heureux pour les ramener toutes deux saines et sauves sur le bord du fleuve. Rhéa se remit très vite de ce bain, mais ma pauvre chère femme eût une telle frayeur que son lait tarit subitement, et qu'une fièvre terrible l'emporta en vingt-quatre heures. La chère femme mourut sans avoir repris connaissance.

Je ne vous parlerai pas, chère Madame Dumbart, de ma douleur ; elle fut immense !... Elle l'est encore et si j'ai vécu jusqu'à ce jour, ce n'est que pour ma chère fille pour ma chère Rhéa. A présent, je vous la donne, soyez sa mère... Pour moi, je sens que je rejoindrai bientôt ma chère femme !

Après les fiançailles *officielles* de mon père et de Mlle Nardhyn, il fût convenu que mon père, une fois installé dans son poste à Tours, c'est-à-dire dans cinq à six mois, reviendrait à Unkel pour épouser Rhéa ; que M. Nardhyn avec Kath viendraient, ainsi qu'il était convenu, habiter une propriété située dans le voisinage de celle des Tourettes.

Le journal de mon père est bien volumineux à cette époque, mais comme il ne contient que ce qui a trait à son amour et à ses projets d'installation, je le passerai sous silence.

VI

Albert et sa mère, pleins de joie, préparaient tout pour le grand événement. Chaque semaine arrivait d'Allemagne des lettres de Rhéa et du capitaine faisant part également de leurs préparatifs pour venir s'installer en France.

Un matin au premier déjeuner, Albert se montra à sa mère le visage soucieux ; il était depuis la veille revenu de Tours. A la demande que lui faisait sa mère assez inquiète, s'il était malade, il répondit :

— Non mère, mais j'ai revu cette nuit l'image ou plutôt l'âme de ma fiancée ; elle était vêtue de noir, et elle versait d'abondantes larmes ! Je crains qu'il ne lui soit arrivé un malheur !

Ma grand'mère garda le silence ; elle venait de voir entrer dans le vestibule le postier rural, une dépêche à la main. Elle prévint la domestique et courut prendre elle-même la dépêche, mais Albert fut aussitôt près d'elle !...

— La voilà, l'annonce du malheur, dit-il en pâlissant !

Ce n'était que trop vrai. — Le pasteur Prunels annonçait la mort subite de M. Nardhyn et faisait part de l'appel désespéré de Rhéa à son fiancé.

Quelques heures après, mon père partait et, ayant passé quinze jours à Unkel pour arranger les affaires de sa fiancée, il la ramena avec Kath en France ; la jeune fille resta chez notre bonne amie Mme Monnier tout le temps convenable que nécessitait son deuil, avant de pouvoir se marier.

Cette dame, très catholique, je l'ai déjà dit, déplorait vivement que Mlle Nardhyn, qu'elle trouvait charmante et belle, fût protestante.

Mme Dumbart avait à regret accepté le mariage mixte de son fils. Le père de Rhéa vivant, tout se fût passé pour la cérémonie du mariage, ainsi qu'il avait été convenu entre les deux familles : bénédiction du prêtre, ensuite celle du pasteur. — L'obstacle principal à la conversion de la jeune fille ayant disparu, Mme Monnier crut bien faire en usant de toute son influence sur Rhéa pour la faire renoncer à la religion luthérienne. — Du reste, cette dame eut peu de peine pour convaincre ma mère de se faire catholique. Sa conversion devant être une grande preuve de son amour pour Albert. — Sa fidèle Kath, qu'elle consulta cependant, essaya de la dissuader de sa détermination, mais ce fut en vain. Plaire à son fiancé qu'elle aimait uniquement fut la seule préoccupation de ma mère en cette circonstance. D'ailleurs, sa nature pure et aimante ne concevait pas bien clairement, ne pouvait comprendre ces différences de cultes et d'étiquettes pour adorer le Seul et Unique Créateur de l'Univers.

Mon père au contraire, éprouva beaucoup de joie et une grande consolation de voir sa bien-aimée, pour complaire à sa mère, à lui, entrer dans le giron de l'Eglise catholique. — Cette dernière preuve d'affection de sa bru remplit de joie le cœur de ma grand'mère qui, dès lors, confondit sans aucune réticence, dans un même sentiment maternel et sa Rhéa et son cher Albert. La jeune Mme Albert Dumbart aimait peu le monde ; elle avait du reste des goûts très simples ; ce qu'il lui fallait c'était les champs, un cours d'eau, la nature, loin de là, elle devenait triste et sa santé s'en ressentait bientôt. De plus ma bonne mère ne connaissait ni l'intérêt, ni l'ambition. Vivre auprès de son mari, de sa chère belle-maman et de la famille Monnier, qui l'avait si bien accueillie dans son malheur, tout cela lui suffisait et au delà. — S'occuper de sa petite Adrienne qu'elle allaitait, lui faisait prendre en horreur les relations mondaines, obligations en quelque sorte forcées par suite de la position d'ingénieur, que son mari occupait à Tours, où les relations sont fort suivies parmi une certaine classe.

Je l'ai dit : ma mère était charmante et *charmeuse* même ; elle possédait une voix mélodieuse ; aussi, dans chaque salon qu'elle fréquentait, depuis les premiers mois de son mariage, elle était bien souvent forcée de céder aux instances de la maîtresse de maison et de se faire entendre. D'habitude, elle ne consentait à chanter qu'avec mon père, ou lorsqu'il était là pour l'accompagner. — Dès que ma mère fût enceinte, elle quitta Tours pour aller vivre aux Tourettes près de sa belle-mère, qui fut ravie de voir sa fille préférer sa société à celle de la ville.

Mon père passait tout le temps qu'il avait de libre avec sa femme à la

campagne. Après ma naissance, ma mère vint s'installer dans son appartement de Tours, rue de l'Alma ; il fût décidé que ma grand'mère habiterait avec eux l'hiver et que l'été toute la famille retournerait à la campagne.

Lorsque mon pauvre frère Georges vint au monde, cette seconde grossesse ayant beaucoup fatigué ma mère, elle demanda en grâce à son mari d'abandonner son poste, qui le forçait à revenir périodiquement à Tours, afin de pouvoir ainsi se fixer aux Tourettes. — Nous ferons des économies à la campagne, mon Albert, pour nos enfants, dit ma mère, mais vivons entre nous, pour bien jouir les uns des autres. Il ne faut pas laisser le monde et ses préoccupations mesquines ou frivoles se mêler à notre vie.

Ta santé délicate, mon cher mari, demande le repos, la complète absence de préoccupations et les responsabilités de ta situation t'ont obligé bien des fois à sacrifier notre bonheur intime!

Ma grand'mère, satisfaite des désirs de sa fille, joignit ses instances à celles de ma mère, aussi mon père donna-t-il sa démission d'ingénieur. Il hérita à peu près à cette époque d'une fort jolie maison avec jardin à St-Avertin, proche des Tourettes, où nous allâmes en famille passer trois mois, les plus froids de l'hiver ; là, de très vieux amis furent les seules connaissances que fréquentèrent mon père et ma mère.

La vie fut très heureuse aux Tourettes, aucun nuage ne vint obscurcir la rare union de mes parents, qui semblaient n'avoir à eux deux qu'un seul cœur et une seule âme. — Ma chère grand'mère mourut après une courte maladie, conservant jusqu'à son dernier soupir sa pleine connaissance. Elle bénit ses chers enfants, les remerciant du bonheur qu'ils lu avaient donné. Ma grand'mère était fort âgée, sa mort était donc dans l'ordre de la nature ; elle n'en fut pas moins vivement regrettée par les siens et son souvenir devint pour nous tous un culte véritable.

J'ai dit qu'avant sa mort, Kath avait pris une jeune paysanne pour l'aider dans le ménage, mais elle n'eut pas le temps de la dresser pour la remplacer comme cuisinière ; ce fut la femme de chambre, depuis longtemps chez nous, qui occupa cette fonction, et Suzon (c'était le nom de la nouvelle venue) fut chargée du ménage. Mon père s'affaiblissait chaque jour de plus en plus, et je voyais fort bien que, sans son affection pour moi, le seul lien qui le retenait à la vie serait bientôt rompu.

Un jour ce bon père me dit : « Pourquoi, ma chère Adrienne, ne consentirais-tu pas à te marier?... Je sens que mes forces s'épuisent... Je te quitterai sans doute bientôt... et alors tu resteras seule, chère enfant.

... Tous ceux que nous aimions nous ont quittés; nous n'avons plus de proches parents... Que vas-tu devenir quand tu seras toute seule?... Le Docteur Carle a un neveu qui l'a remplacé à Amboise dans sa clientèle, c'est un brave garçon, de caractère doux et pacifique ; j'ai cru comprendre, lors d'une dernière visite que j'ai faite à notre vieil ami, bien près de sa mort, lui aussi, que son neveu songeait à toi..

(*A suivre*). M. A. B.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*